

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



798

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

or



REVUE ETIONNAIRE

LIBRAIRIE EGALITE

FRATERNITE

ENÉE ET TURNUS,

OU

L'ÉTABLISSEMENT DES TROYENS

EN ITALIE,

TRAGÉDIE

ENCINQ ACTES ET EN VERS,

Par PR. LEYRIT, fils, Citoyen de Riom, et
Membre de la Société des Amis de la Cons-
titution de cette Ville.

Libertas, que sera, tamen respexit inertes,
Et longo post tempore venit.
VIRG. Eclog. I.



A PARIS,

Chez VISSÉ, Libraire, Rue de la Harpe, près
celle Serpente. 1791.

ACTEURS.

LATINUS, Roi du Latium.

AMATE, Femme de Latinus.

ÉNÉE, Général des Troyens.

TURNUS, Neveu d'Amate, Prince d'Italie.

DRANCE, Ministre de la Justice.

VÉNULUS, Ambassadeur Latin.

ACHATE, Ami et Écuyer d'Énée.

MÉTISQUE, Écuyer de Turnus.

ACHANTOR, Confident de Latinus.

CLÉONE, Femme d'honneur d'Amate.

PALAMÈDE, Soldat Troyen.

CHEFS ET SOLDATS.

SUITE.

*La Scène est à Laurence, Capitale du Latium, dans une
Salle du Palais de Latinus.*

PRÉFACE.

JEUNE élève des muses, introduit dans leur temple à cet âge heureux où l'on sent le prix de la littérature, sans pouvoir encore en exprimer toutes les beautés, on me trouvera, sans doute, téméraire d'avoir entrepris un ouvrage au-dessus de mes forces, et digne de la plume des plus grands génies. J'avoue moi-même mon incapacité ; je ne prétends point justifier ma tragédie, je la donne à juger. Tout ce que je puis dire en ma faveur, c'est que le zèle m'a tenu lieu de talens.

Ils ne sont plus enfin, ces temps d'ignorance, où d'injustes loix enchaînoient la pensée, et prescrivoient à l'esprit des bornes trop étroites, où le théâtre déchu de son antique splendeur ne présentait plus que les débris encore respectables d'un édifice majestueux, dont les ruines avançaient tous les jours avec la décadence de l'empire. Hé ! comment, dans le siècle du despotisme, où les lumières étoient étouffées dans le berceau, et où un ouvrage dicté par le patriotisme, ce premier sentiment de l'âme, étoit proscrit par le gouvernement ; comment, dis-je, pouvoit-on se livrer à toute son énergie, et déployer sur la scène les nobles caractères de la grandeur de l'homme ?

Une constitution sublime, émanée de la divinité par l'organe des représentans français, en nous rendant notre première dignité injustement usurpée par les tyrans de la terre, et en détruisant cette injurieuse distinction qui, en élevant l'un et abaissant l'autre, les dégradoient tous deux, va faire du théâtre l'école de la liberté et de toutes les vertus civiques. On voyoit autrefois sur la scène des ducs, des comtes, des marquis, des esclaves même ; on y verra des hommes, des citoyens, des frères, des Français enfin.

Que peut-on voir de plus beau, l'égalité et la liberté couronnées par les muses, et célébrées par leurs favoris. Il m'est doux, sans doute, de travailler dans le siècle de la philosophie, qui fut toujours le siècle de lumières.

Charmé des beautés inimitables que je remarquois dans l'Énéide, j'ai cru que l'établissement des Troyens en Italie, ou la mort de Turnus, fournissoit un sujet intéressant à présenter sur la scène. Étonné de ce qu'aucun auteur ne l'avoit encore entrepris, guidé par mon foible génie, soutenu par la lecture des meilleurs ouvrages, et par les avis de judicieux amis, j'ai formé le plan d'une tragédie sur cette matière; et après un an d'un travail interrompu, j'ai enfin réussi, non comme je l'aurois désiré, mais au moins comme j'ai pu; tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai beaucoup travaillée, et j'ai mis tout en usage pour lui assurer quelque succès. C'est maintenant au public à juger du fruit de mes veilles, et à décider sur son mérite: je ne le préviendrai ni pour, ni contre moi; ma jeunesse n'est point un excuse, et l'âge n'y fait rien, quand un ouvrage est mauvais; mais il est utile d'annoncer au lecteur les altérations ou changemens que j'ai faits à la fable, et que j'ai jugés nécessaires pour le succès de ma tragédie.

J'ai trouvé dans Virgile les caractères tracés, à la vérité; mais il leur manquoit un nouveau prix, celui de les allier au patriotisme et à notre caractère national. On est flatté, sans doute, de reconnoître des personnages vivans dans ceux de l'antiquité: c'est ce que j'ai essayé dans ma pièce; heureux si j'ai réussi. Le patriotisme, il est vrai, n'est pas le sujet principal; il n'y est qu'effleuré; c'est une légère esquisse, un tableau imparfait peut-être, mais assez naturel du siècle du despotisme et de celui de la liberté.

Latinus, roi du Latium, est un prince foible, mais bon; il soupire pour le bonheur de son peuple qu'il aime, et dont il mérite un juste retour. Des flatteurs, il est vrai, s'ils ne peuvent les étouffer, altèrent ses sentimens, le trompent, l'égarent, mais ne peuvent le corrompre, et son retour à la lumière est le retour à la vérité.

Amate, son épouse, est une reine despote, vindicative, inhumaine et cruelle qui ne cherche à régner que sur des esclaves, et qui veut que tout lui obéisse, jusqu'au roi lui-même; ennemie de la vertu, aimant

le vice par caractère ; nourrie dans les maximes empoisonnées qu'elle se fait gloire de suivre et de professer hautement ; cherchant à égarer son époux , à l'entraîner dans le précipice ; trompant le peuple qu'elle fait servir d'instrument à ses fureurs ; criminelle enfin jusqu'au dernier moment de sa vie.

Énée, général Troyen, que les destins, après la prise de Troie , avoient envoyé en Italie pour être le fondateur de la ville de Rome, allie aux sublimes vertus le courage le plus héroïque ; vainqueur généreux, il pardonne le mal et oppose les bienfaits aux fureurs de ses ennemis ; grand dans toutes ses actions, et sur-tout dans la victoire où il développe toute la noblesse de ses sentimens, héros enfin.

Turnus, neveu de la reine, formé par ses leçons, est fougueux, emporté, traître et perfide. Fier d'une longue suite de rois, dont il descend, sa noblesse est à ses yeux un titre de mérite ; se livrant à toutes sortes de fureurs, n'écoulant d'autres loix que celles de son caprice, il croit séduire le peuple par une vaine ombre de gloire dont il fait parade ; n'ayant aucune confiance aux dieux ; ne les implorant que dans le malheur, et comme par désespoir ; violant tous les droits de la guerre ; tyran enfin.

Drance, ministre de la justice, est un philosophe austère qui se déchaîne contre les loix injustes du gouvernement ; ami du peuple, développant avec hardiesse les sentimens qu'il a puisés dans la nature ; et, quoiqu'issu d'une longue suite d'aïeux, comme l'immortel Mirabeau, le Brutus Français, intrépide défenseur de la liberté et de l'égalité, parlant au roi de son devoir avec une fermeté inébranlable, homme d'état enfin.

Tels sont les principaux personnages dont je viens de tracer les caractères en peu de mots. Si j'ai fait des changemens dans l'Énéide, si j'ai noirci les caractères d'Amate et de Turnus, si je les ai rendus odieux, ce n'est que pour l'embellissement de mon ouvrage, et on ne peut me faire un reproche de ce qui en relève le prix. Du reste, j'ai puisé dans l'original tout ce qu'il y avoit de meilleur ; et, si l'on trouve dans

ma tragédie quelques passages heureux, je lui en dois toute la gloire. Virgile est une source inépuisable de richesses et de fécondité; il faut être bien malheureux pour s'égarer avec un tel guide.

Pour ouvrir un champ plus vaste à mon sujet, j'ai transporté, si j'ose m'exprimer ainsi, les siècles de l'antiquité dans le nôtre. J'ai travaillé sous les auspices de l'assemblée nationale qui couvre les arts de l'égide de la liberté, et fixe justement l'admiration des deux mondes. Je n'ose me flatter de réussir; trop jeune encore dans l'étude des sciences, j'ai peut-être manqué le but que je m'étois proposé; mais, au moins verra-t-on qu'au défaut de talens, le brûlant amour de la patrie a embrasé mon cœur de sa flamme sacrée. Je laisse à d'autres plus éclairés que moi à parcourir avec succès cette nouvelle carrière, et à peindre avec le feu du génie ce que ma foible plume a tracé, avec le désir d'en avoir.



ÉNÉE ET TURNUS,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LATINUS, ACHANTOR.

ACHANTOR.

LE désespoir, seigneur, peint sur votre visage ;
Du malheur des Latins peut être un faux présage.
Si nous sommes vaincus, le destin peut changer ,
Et les dieux soutiendront la patrie en danger.

LATINUS.

Achantor, que dis-tu ? les dieux nous sont contraires ;
Peuvent-ils approuver nos fureurs sanguinaires !
Ah ! je sors de l'ivresse , et mon cœur éclairé ,
Reconnoît à la fin qu'on l'avoit égaré.
Triste destin des rois ! les flatteurs les corrompent ,
Et perdent avec eux leurs souverains qu'ils trompent :
Les traîtres , avec art en séduisant mon cœur ,
Du peuple par mes mains préparoient le malheur.
J'ai long-temps sommeillé , le réveil suit le songe :
Non ; je n'en croirai plus ces héros du mensonge ;

A

Je ne le vois que trop , leurs conseils m'ont perdu ;
 Comment justifier tant de sang répandu !
 Plus de mille Latins , dans le champ de bataille ,
 Ont mordu la poussière au pied de la muraille.
 La mort , à chaque instant , m'enlève des soldats ,
 Et je vois tous les jours dépeupler mes états.
 La guerre est à mes yeux un fléau trop terrible :
 Tous nos efforts sont vains , Enée est invincible.
 Depuis que les Troyens , arrivés sur nos bords ,
 Sont , par l'ordre des dieux , descendus dans nos ports ,
 A mille affreux revers mon royaume est en proie ;
 Je crains pour nos remparts le même sort de Troye.

A C H A N T O R.

Il faudroit vous choisir un digne successeur
 Qui pût des Laurentins réparer le malheur.
 L'état voit de son roi la maison chancelante ;
 Déjà le sceptre échappe à votre main tremblante.

L A T I N U S.

Hélas ! depuis trois ans , l'impitoyable mort ,
 D'un fils , mon seul espoir , vint terminer le sort.
 Cette perte terrible épuisa ma famille ,
 Et fit tourner les yeux du côté de ma fille.
 Plusieurs princes , jaloux de mériter sa main ,
 Cherchoient à l'obtenir par les nœuds de l'hymen.
 Le courageux Turnus , si fier de sa naissance ,
 Devoit sur ses rivaux avoir la préférence ;
 Il les surpassoit tous , en mérite , en valeur ,
 Et ses heureux exploits parloient en sa faveur.
 Il est fils de Daunus , et neveu de la reine ;
 Ma fille alloit du sang serrer encor la chaîne :
 Amate pour ce jour avoit tout préparé ,
 Et l'autel de l'hymen étoit déjà paré.
 Turnus avec ma fille arrive enfin au temple ;
 Le peuple avec transport les suit , et les contemple.
 Les grands de mon empire à la fête invités ,
 Pour ce jour solennel volent de tous côtés.
 L'encensoir à la main , le grand prêtre s'avance ,
 Aux Latins rassemblés il impose silence.
 A peine sur l'autel fait-il fumer l'encens ,
 Qu'une subite horreur s'empare de ses sens :
 Il paroît agité d'une fureur divine :
 Dans ses yeux enflammés je crois voir ma ruine.
 La colère se peint sur son front pâissant ;
 Il jette sur Turnus un regard menaçant.
 Les spectateurs troublés attendent sa réponse :

» Ecoutez , leur dit-il , ce que le ciel m'annonce ;
 » Reine , sois attentive , et toi , roi des Latins ,
 » Obéis en ce jour à l'arrêt des destins.
 » Turnus prétend en vain s'unir à ta famille ;
 » Il n'est point par le ciel consacré pour ta fille.
 » Un héros étranger doit bientôt en ces lieux
 » Venir avec son peuple y transporter ses dieux ;
 » C'est lui que les destins ont choisi pour ton gendre ;
 » A la main de ta fille , il a droit de prétendre.
 » Des enfans qui naîtront de cet hymen heureux ,
 » Doit sortir dans la suite un peuple belliqueux
 » Qui , régnañt en vainqueur sur la scène du monde ,
 » Étendra son pouvoir sur la terre et sur l'onde.
 » Voilà ce que les dieux ont dû te révéler » .
 A peine le grand prêtre a cessé de parler ,
 Que le ciel en courroux éclate par la foudre.
 Incertain et tremblant , je ne sais que résoudre ;
 Juge par cet aveu , si mon cœur est surpris ;
 Un trouble général agite les esprits.
 Le peuple est consterné , le sacrifice cesse ,
 Dans le palais des dieux , une fumée épaisse ,
 Dérobe à nos regards , par la crainte égarés ,
 Le grand prêtre , l'autel et les vases sacrés.
 Justement effrayé par ce nouveau prodige ,
 Je me soumets à tout ce que le ciel exige ;
 Et , sans comprendre aux loix qu'il prétend m'imposer ,
 J'empêche Lavinie et Turnus d'épouser.
 Ce jeune furieux s'emporte avec audace ;
 D'un guerrier insensé , je brave la menace ;
 La reine , autorisant ses odieux transports ,
 En vain en sa faveur réunit ses efforts :
 Il fallut obéir à cette voix puissante
 Qui , jusque sur le trône , excite l'épouvante .

A C H A N T O R.

Le bruit devint public de l'oracle rendu ,
 Dans toute l'Italie il s'étoit répandu ,
 Lorsque les Phrygiens , sous les ordres d'Énée ;
 Vinrent dans vos états changer leur destinée.
 Après mille détours d'un voyage incertain ,
 Ils ont fixé leurs pas dans le pays Latin.
 Aux pieds de nos remparts , sur la rive prochaine ,
 Ils ont construit un camp dans une vaste plaine :
 Le chef fit par sa troupe attacher ses vaisseaux
 Dans ces lieux que le Tibre arrose de ses eaux.
 Au premier bruit qui court , qu'on a vu sur la rive

D'esclaves étrangers une troupe craintive ,
 Par la fuite échappés à la fureur des Grecs ,
 Turnus et les Latins les ont jugés suspects ;
 On craignoit qu'à Laurence ils vinssent nous surprendre ;
 On court les attaquer , sans daigner les entendre.

L A T I N U S.

J'ai trop ouvert l'oreille à la voix des flatteurs ;
 Je pouvois , Achantor , prévenir ces malheurs ;
 Mais , vaincu par les cris d'une épouse rebelle ,
 Qui veut que dans l'état tout fléchisse sous elle ,
 Inhumain et barbare envers ces malheureux ,
 J'ai fait marcher Turnus , et mes troupes contr'eux.
 Pour leur propre salut forcés de se défendre ,
 Ils ont à l'ennemi refusé de se rendre :
 A la honte des fers ils préféreroient la mort ;
 Quand on veut être libre , on est toujours plus fort.
 Tout leur a réussi : le ciel leur fut propice ;
 Par leurs premiers succès , il montra sa justice.
 Nous avons succombé ; les Latins terrassés ,
 Jusque dans les remparts ont été repoussés.
 Turnus voulut en vain opposer son courage ;
 A son heureux rival il cède l'avantage ;
 Honteusement vaincu , pour la première fois ,
 Il perdit en un jour l'honneur de cent exploits.
 Le Latium entier , honteux de sa défaite ,
 Fit annoncer la guerre au son de la trompette.
 Tout s'émeut , tout s'agite ; on lève des soldats ,
 Le flambeau de la guerre embrase les états.

A C H A N T O R.

Moins injustes que nous , les peuples d'Etrurie
 Pensent voir un héros dans un chef sans patrie.
 Redoutables voisins , dangereux ennemis ,
 Fermes dans la disgrâce , et sincères amis.
 Enée en leur parlant découvre sa grande ame.
 En faveur des Troyens la pitié les enflâme.
 Le malheur trouvé en eux un redoutable appui ;
 Ils arment leurs soldats , sûrs de vaincre avec lui.

L A T I N U S.

A cet affreux revers où trouver le remède ?
 Croyant à leurs efforts opposer Diomède ,
 De concert avec moi , l'intrépide Turnus
 Au vainqueur d'Illion députa Vénulus.
 Il part pour implorer un secours nécessaire :
 Sans doute à l'accorder Diomède diffère ;

L'ambassadeur Latin tarde trop à venir ;
 Quel motif , cher ami , pourroit le retenir ?
 Six mois sont écoulés , depuis qu'en Italie ,
 Enée a transporté ses dieux et sa patrie.
 A sa troupe en valeur nous sommes inégaux ,
 Et la victoire enfin suit toujours ses drapeaux.
 Cette guerre funeste épuise mon empire ;
 Les forces de l'état ne peuvent y suffire.
 Je n'obtiendrai jamais le secours que j'attends ,
 Dans ce doute mortel c'est rester trop long-temps.
 De branches d'olivier la tête couronnée ,
 Drance part à ma voix pour la tente d'Enée.
 Tu sais combien son zèle est désintéressé ;
 S'il pouvoit apaiser le vainqueur offensé ;
 Le salut de l'état par ses mains se prépare ,
 Et j'attends de lui seul un bonheur aussi rare.
 Ce héros de Thémis soupire pour la paix ;
 S'il peut la procurer , mes vœux sont satisfaits.

A C H A N T O R.

Eh quoi ! sans consulter ni Turnus ni la reine ?
 Craignez , seigneur , craignez de mériter leur haine.

L A T I N U S.

L'intérêt de l'état doit l'emporter sur eux ;
 Qu'importe leur amour , si je suis malheureux !
 Ce n'est point tout , ami , l'infortune m'éclaire ,
 Je commence des dieux à percer le mystère :
 Il est temps , en ce jour , d'obéir à leur voix ,
 Enée est ce héros dont le ciel a fait choix ;
 En vain à son bonheur voudroit-on mettre obstacle ,
 Il est cet étranger désigné par l'oracle.
 S'il a cherché nos bords , les destins l'ont permis ,
 Et c'est lui que les dieux à ma fille ont promis.
 Telle est la vérité que le ciel me découvre ;
 Les dieux ne trompent point.

A C H A N T O R.

J'entends du bruit , l'on ouvre :
 C'est Drance qui paroît , ce cœur plein d'équité.

SCÈNE II.

LATINUS, ACHANTOR, DRANCE.

LATINUS (à Drance).

APPROCHE, cher appui de mon trône agité ;
 Tu viens de voir Énée, et sa ville naissante,
 Dis moi si le succès répond à mon attente !
 Parle.

DRANCE.

J'ai vu, seigneur, ce prince généreux ;
 Sous un règne si doux les Troyens sont heureux ;
 Une aimable douceur dans ses yeux étoit peinte,
 Et de mille vertus son front portoit l'empreinte.
 Il ne méritoit point qu'on osât le trahir :
 « Fils d'Anchise, ai-je dit, cessons de nous hair.
 Mon roi veut sur sa tête affermir sa couronne.
 Au travers des deux camps, que la flamme environne,
 Puissant fils de Vénus, je viens en sûreté
 Du vainqueur des Latins implorer la bonté.
 L'olive en main, mon maître auprès de vous m'envoie ;
 Épargnons-nous les maux qui désolèrent Troye.
 C'est assez par le fer consacrer nos fureurs ;
 Et du dieu des combats suspendons les horreurs.
 Permettez que j'emporte en ma triste patrie,
 Ceux à qui les hasards ont fait perdre la vie.
 Qu'a-t-on à redouter de corps privés du jour ?
 Ils nous sont enlevés sans espoir de retour.
 Rendez, en signalant votre cœur héroïque,
 Les Latins qui sont morts pour la cause publique.
 D'un guerrier généreux, j'attends cette faveur.
 La clémence est toujours la vertu du vainqueur.
 Le pardon est plus grand qu'une haine obstinée.
 Et c'est par ses bienfaits qu'on reconnoît Énée. »

LATINUS.

Qu'a-t-il dit !

DRANCE.

Le héros répond avec douceur :
 « Votre roi s'est lui-même attiré ce malheur.
 Ma flotte en Italie à peine est débarquée,
 Qu'elle est par les Latins tout-à-coup attaquée.
 Quels crimes envers vous avions-nous donc commis ?
 Quoi ! vous nous suspectiez être des ennemis !

Latinus contre nous fait marcher son armée,
 Fugitif d'une ville en cendre consumée,
 Par l'ordre des destins je venois éviter
 Les chaînes que les Grecs nous eussent fait porter,
 Tandisqu'à leur fureur je cherche à me soustraire,
 Turnus et les Latins me déclarent la guerre;
 Ils violent les droits de l'hospitalité :
 Vous n'avez donc jamais connu l'humanité?
 Sans cesse le malheur s'obstine à ma poursuite,
 Turnus croyoit déjà mettre ma troupe en fuite;
 Mais de notre valeur il fut enfin surpris,
 Et de sa trahison il a reçu le prix.
 Les dieux n'ont point voulu seconder sa colère,
 Nous avons repoussé ce jeune téméraire;
 Si Turnus est jaloux de prouver son grand cœur,
 Qu'il vienne au Champ de Mars combattre son vainqueur.
 Le fer doit nous ouvrir le chemin de la gloire,
 Et c'est de mon bras seul que j'attends la victoire.
 Je puis être vaincu; mais, quel que soit mon sort,
 En guerrier valeureux, je braverai la mort.
 Vous venez demander, pour unique prière,
 Les cadavres épars moissonnés par la guerre;
 Ce généreux effort veut être secondé,
 Le droit par les Troyens vous en est accordé.
 Partez ».

L A T I N U S.

Il est vraiment le fils d'une déesse,
 Tout est marqué chez lui du sceau de la sagesse,
 Ses bienfaits sur la terre éternisent son nom :
 Le héros à l'outrage oppose le pardon.
 Quel exemple pour moi !

D R A N C E.

Celui de la clémence.
 Le grand homme jamais n'écoute la vengeance,
 Tel est le fils d'Anchise; il vient vous pardonner.

L A T I N U S.

Comment ! expliquez-vous.

D R A N C E.

Je vais vous étonner.
 Le général Troyen guidé par l'héroïsme,
 A suivi les élans du vrai patriotisme;
 Par les droits de la guerre, il est votre vainqueur;
 Il peut parler en roi dans les champs de l'honneur;
 Mais de l'ami des dieux la volonté suprême

Sait respecter en vous l'éclat du diadème.
 Il desire la paix, et pour mieux l'achever,
 Avec quelques guerriers est venu vous trouver.
 Il veut rendre aux Latins les jours du premier âge,
 Et que leur liberté soit son heureux ouvrage.

L A T I N U S.

Ah ! veut-il donc sur nous régner par les bienfaits.

D R A N C E.

Il arrête ses pas dans le fond du palais ;
 Il attend qu'à vos yeux on le fasse paroître ;
 En le voyant , seigneur, vous pourrez le connoître.

L A T I N U S (à Achantor).

Allez , qu'on l'introduise ; il peut sans doute entrer.
 La vertu sans rougir doit par-tout se montrer.

(*Achantor sort et introduit Énée sur la scène*).

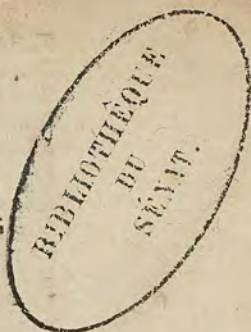
SCENE III.

LATINUS, ACHANTOR, ÉNÉE, DRANCE, ACHATE,
soldats Troyens , (quatre Soldats portant les pré-
sens d'Énée).

É N É E (*en saluant le roi*).

PERMETTEZ qu'en faveur de la trêve conclue ,
 Un Troyen , ô grand roi , vous parle et vous salue.
 Qu'il m'est doux de vous voir avec des yeux de paix ;
 Ah ! croyez-en mon cœur ennemi des forfaits :
 Si nous avons cherché les bords de l'Ausonie ,
 Ce n'est point pour troubler la publique harmonie ;
 Victimes de la guerre , évitant les combats ,
 Les dieux nous ont forcés de fuir dans vos climats.
 Après le sort affreux de ma triste patrie ,
 Je venois en chercher une autre en Hespérie ;
 Voilà le seul projet que nous avons formé.
 Nous venons , et soudain votre peuple est armé :
 Contre nous sans raison furieux il s'élance ;
 J'en atteste les dieux , auteurs de ma naissance ;
 Je croyois des Latins exciter la pitié ,
 Et je comptois déjà sur leur tendre amitié.
 Vous nous avez trompés , mais mon peuple l'oublie ;
 Faisons entre nous deux un serment qui nous lie.

Je n'aurai point de peine à calmer le courroux
Des Troyens que Turnus fit armer contre vous.
Évitons les horreurs d'une mêlée affreuse,
Même au parti vainqueur la guerre est dangereuse.
Ah! grand roi, tour-à-tour c'est assez nous punir,
Et que ce jour heureux puisse nous réunir.
C'est gémir trop long-temps dans un dur esclavage;
La paix est commencée, achevons notre ouvrage.



L A T I N U S.

Jeune et pieux héros, quel nom puis-je donner
Aux talens dont le ciel a voulu vous orner.
J'éprouve à vous entendre un invincible charme:
Un tyran fit la guerre; un héros me désarme.
Que vous savez à l'homme inspirer la vertu,
Et ranimer l'espoir du courage abattu.
A vos heureux exploits rien ne peut faire obstacle:
De tant d'affreux combats le déchirant spectacle,
Dans les loix du devoir ont fait rentrer mon cœur;
Et je veux si je puis apaiser mon vainqueur.

È N É E.

Ah! croyez-en des dieux le fidèle interprète:
Notre fuite n'est point l'effet d'une tempête.
Les dieux dans le malheur vouloient nous éprouver.
Les Troyens de leur chute ont su se relever.
Illion est en cendre, hélas! et qui l'ignore?
Si ces tours existoient, nous y serions encore.
O fléau de la guerre! ô fureur des combats!
La haine entre les rois fait périr les états.
Quel peuple reculé, s'il en est qui réside
Sous les climats brûlans de la zone torride,
Quel peuple ne sait point dans ses sombres déserts,
Les maux que les Troyens ont bravés et soufferts.
Nous avons mesuré dans les champs de Phrygie
Les destins de l'Europe avec ceux de l'Asie;
Les rois de l'univers fixoient les yeux sur nous,
Et nous avions du ciel attiré le courroux.
Les campagnes de Troye ont été le théâtre
Où nos cruels tyrans sont venus nous combattre.
Les Phrygiens sont morts, et les Grecs ont vaincu,
Nous seuls à tant d'horreurs nous avons survécu.
Fugitifs d'une ville autrefois si superbe,
Dont les murs sont, hélas! ensevelis sous l'herbe:

Foibles restes d'un peuple autrefois si nombreux,
 Nous venons implorer vos secours généreux.
 Tendez à l'infortune une main protectrice,
 C'est un devoir sacré qu'ordonne la justice :
 Laissez-nous désormais jouir en sûreté
 Du plus précieux bien de notre liberté :
 Nous ne ternirons point l'éclat de la couronne.
 On fait de vrais heureux quand on est sur le trône.
 La pitié doit sur-tout parler au cœur des rois ,
 Mais hélas ! trop souvent ils rejettent sa voix.
 Les flatteurs ont en eux altéré la nature ;
 Et le roi corrompu s'accoutume au parjure.
 Voyez en nous , seigneur , des hommes malheureux ;
 Mon peuple et les Latins vivront frères entr'eux.

L A T I N U S.

Oh, mon fils ! ah, seigneur ! quel étonnant langage !
 A ce noble discours on reconnoît le sage.
 Je vois que la raison, cet immortel flambeau ,
 A du vainqueur des rois éclairé le berceau.
 Rival de ses vertus, et fils du grand Anchise ,
 Comme lui vous n'avez d'autre art que la franchise.

E N É E.

Dardanus, ce Troyen, l'honneur des potentats,
 Est né, vous le savez, dans vos heureux climats.
 Puisse-je d'un grand homme imiter la constance ;
 Il retourne dans nous au lieu de sa naissance ;
 Nous osons nous vanter d'être ses descendants ;
 C'est lui qui par mes mains vous offre ces présents.
 L'ornement de nos rois, cette pourpre éclatante
 Etoit de nos tyrans la pompe triomphante.
 Priam portoit ce sceptre utile à ses projets ,
 Lorsqu'il dictoit des loix à ses tremblans sujets.
 Il avoit sur son front cette riche thiare
 Dérobée au pouvoir d'un ennemi barbare ;
 Et cette coupe d'or versoit sur les autels
 Le vin que pour les dieux font couler les mortels.
 Voilà les seuls débris de ma fortune antique ;
 C'est le cœur qui les offre, et non la politique.

L A T I N U S.

Généreux ennemi, je vous connois assez ,
 J'accepte vos présents, nos malheurs sont passés.
*(Il fait signe à Achantor de sortir avec les soldats Troyens
 qui portent les présents).*

Je vois trop que les dieux vous sont doux et propices,
 Vous avez combattu sous leurs heureux auspices.

Invincibles Troyens , enfans de Dardanus ,
Soyez tous dès ce jour amis de Latinus ,
Livrez enfin vos cœurs aux transports de la joie ,
Et ne regrettez plus les campagnes de Troie .
Jouissez d'un bonheur trop long-temps différé ,
Qui pour être tardif n'est pas moins assuré .
Jurons-nous une paix que rien ne pourra rompre ;
En vain de vils flatteurs cherchent à me corrompre ,
Je veux les rejeter pour en croire les dieux ,
Et les mortels sans choix sont égaux à leurs vœux .
Quand on a des talens , qu'importe la naissance !
Le seul dieu du mérite , est le dieu que j'enconse .
Les vertus sur le trône ont porté des soldats ,
Et le tyran despote est chassé des états .
Je n'ai point d'héritier , il me reste une fille ,
Unique et seul espoir de ma triste famille :
Les dieux par le grand prêtre à son père ont prédit
Qu'un héros fugitif entreroit dans son lit .
Cet époux doit sortir d'une terre étrangère .
La réponse des dieux n'est jamais mensongère .
De ce nœud fortuné doit naître des enfans
Qui sur tout l'univers régneront triomphans .
Des Latins jusqu'au ciel ils porteront la gloire ,
Et doivent à leur char enchaîner la victoire .
Soyez , fils de Vénus , cet époux fortuné ,
Les oracles des dieux ainsi l'ont ordonné .
C'est vous qu'ils ont choisi pour devenir mon gendre .

É N É E .

J'aurai pour vous , seigneur , le respect le plus tendre ,
O mon père ! ô grand roi ! comment puis-je exprimer !

L A T I N U S .

Je suis assez payé , si vous pouvez m'aimer .

É N É E .

Je le veux , je le dois , oui , mon cœur vous le jure ;
Jamais votre ennemi ne sut être parjure :
Un Achille a pu l'être ; et ce brigand vainqueur
Rejetoit toute loi prescrite par l'honneur .
Votre fille sans doute est l'infailible gage
Qui , du chef des Troyens , vous assure l'hommage .
Ah ! je suis trop heureux ; aurois-je cru qu'un jour ,
On recevoit Énée , en fils dans votre cour .

L A T I N U S .

S'il est une couronne , elle est pour le mérite ;

A consacrer la paix, c'est moi qui vous invite.
Hélas ! il en est temps : injuste et criminel,
Je vous ai fait la guerre, et j'ai bravé le ciel.
Vous étiez sur la mer battu par la tempête,
Et le fer à la main je proscriis votre tête.
Qui vous connoît, seigneur, ne peut vous soupçonner.

É N É E.

Quel que soit le coupable, il faut le pardonner.
J'oublie auprès de vous mes maux et ma misère :
On est toujours heureux, quand on est près d'un père.

L A T I N U S.

Oui, vous êtes mon fils, je vous laisse un moment,
Et je vais annoncer un si grand changement.
Mon peuple avec plaisir par ma voix doit apprendre,
Que mon cœur vous accepte, et pour fils, et pour gendre.

SCÈNE IV.

É N É E, A C H A T E, *Soldats Troyens, ou
suite d'Énée.*

É N É E (à Achate).

PARTAGE, cher ami, les transports de mon cœur ;
Compagnon de mes maux, conçois-tu mon bonheur ?
Nous avons d'un grand roi su vaincre la clémence.

A C H A T E.

Le ciel à tes vertus devoit sa récompense ;
Il te l'offre en ce jour : Latinus t'a connu,
Contre toi-même en vain l'avoit-on prévenu,
Il te voit, il t'entend, en faut-il davantage ?
Ton cœur de tout mortel doit enchaîner l'hommage :
A la cour de Priam, au milieu des flatteurs,
On t'a vu de nos rois condamner les fureurs.

É N É E.

Ah ! cesse, cher ami, de vanter dans ton maître
Des vertus que le ciel lui refusa peut-être,
Et ne rappelons plus les jours de notre effroi,
Les maux que j'ai soufferts sont déjà loin de moi.
Nous avons tout vaincu par notre heureux courage,

Et les dieux apaisés vont couronner l'ouvrage;
 J'ai de tous nos malheurs perdu le souvenir,
 Et je ne vois pour nous qu'un heureux avenir.
 Junon à nous poursuivre en tout temps obstinée,
 Va retenir sa foudre à son trône enchaînée.
 Jupiter s'intéresse au bonheur des Troyens;
 Ils étoient fugitifs, ils seront citoyens.

A C H A T E.

Telle est du vrai héros la flatteuse espérance.

É N É E.

C'est toi qui conduis tout, divine providence:
 Vers ces bords fortunés quand tu guidois nos pas,
 Tu voulois par nos mains fonder d'autres états.
 Je vais couler mes jours dans ce nouvel asile,
 Elever les remparts d'une superbe ville, (*Rome.*)
 Dont les flambeaux sacrés éclairant l'univers,
 Par la chute des rois brisent d'indignes fers.

A C H A T E.

A tes vastes talens s'ouvre une autre carrière;
 Tu vas d'un nouveau jour répandre la lumière,
 Eclairer les Latins dans les fers endormis,
 Changer en homme libre, un esclave soumis.

É N É E.

C'est une loi qu'au prince impose la nature.
 Toujours le despotisme excite le murmure.
 L'esclave avec fureur s'agite dans ses maux,
 Et tout lui dit qu'entr'eux les mortels sont égaux.
 Ah! si jamais le ciel me destine à l'empire,
 J'espère rendre heureux tout être qui respire.
 On ne le verra plus ramper sous des tyrans,
 Et devenir en proie à la fureur des grands;
 Ces monstres qu'à regret la nature vit naître,
 Ennemis de l'état, et sur-tout de leur maître,
 Qui dévorent le sang des peuples égarés,
 Et dont les cœurs cruels sont toujours altérés:
 Tout doit leur obéir, et pour se faire craindre,
 En opprimant le peuple, ils osent tout enfreindre;
 Pour imposer au foible, ils vantent leurs aïeux
 Qui souvent n'ont été que des brigands heureux.
 L'école du malheur instruit plus qu'on ne pense;
 Elle apprend aux mortels séduits par l'apparence,
 Que tout ce vain amas d'inutiles grandeurs
 Les plonge en s'agitant dans la nuit des erreurs.



La fortune corrompt, et le malheur éprouve.
 Souvent dans un berger la noblesse se trouve;
 L'on a le plus beau titre avec la probité:
 Le mal est une honte, et non la pauvreté.
 Des faux amis des rois j'abhorre les maximes:
 Les peuples sont pour eux comme autant de victimes;
 Pour vivre dans les fers l'homme n'est jamais né,
 A de plus hauts emplois par le ciel destiné,
 Suivant de la raison les loix plus équitables,
 Il souffre tout des dieux, et rien de ses semblables

Fin du premier acte.

A C T E I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

TURNUS, MÉTISQUE, *chefs et soldats à la suite de Turnus.*
 MÉTISQUE (*à Turnus*).

AH! modérez, seigneur, votre affreux désespoir;
 Pour fléchir Latinus la reine va le voir.

TURNUS.

Je ne puis contenir la fureur qui m'anime:
 Le traître m'abandonne, il veut que je l'estime.
 Roi foible, vil esclave! il va donc, en ce jour,
 Faire paroître Énée en triomphe à sa cour!
 Ah! plutôt dans mon cœur, ma main désespérée....
 Je ne connois plus rien, ma raison égarée
 Va suivre les transports d'une aveugle fureur....
 M'opposer un Troyen, le plus vil séducteur....
 Quoi donc, ce chef errant d'une horde étrangère!
 Pourroit dicter des loix à l'Italie entière!
 Et je le souffrirois! qui? moi le fils d'un roi,
 Ce fugitif hardi régneroit donc sur moi!
 Ah! plutôt de l'état entraîner la ruine,
 Avant de démentir ma superbe origine.
 Un esclave des Grecs ose en vain se flatter

De succéder au trône où Turnus doit monter.
 Quel insolent orgueil à ce chef de prétendre
 A régner dans l'état que mon bras sut défendre !
 La fille de la reine avec moi doit s'unir ,
 Plusieurs fois j'ai versé mon sang pour l'obtenir.
 Cette paix, je le vois , est l'ouvrage de Drance ;
 Il a séduit le roi par sa fausse éloquence ;
 Le traître dans l'abyme a voulu l'entraîner ,
 Par mon ordre sans doute on eût dû l'enchaîner ;
 Mais le roi le protège, et du haut de son trône ,
 Aux pieds de ce mortel abaisse sa couronne.
 Ah ! de cent coups plutôt il devoit l'accabler.

M É T I S Q U E.

Seigneur, il n'est point temps encor de vous troubler.
 Pour vous, pour vos soldats Amate s'intéresse ;
 Le sang qui vous unit augmente sa tendresse :
 Le roi, vous le savez, reconnoît son pouvoir,
 Et tout, quand elle parle , entre dans le devoir.
 Elle seule gouverne, elle seule commande ;
 Son époux toujours foible accorde sa demande.
 Combien de fois, seigneur, quand vous n'espérez plus,
 A-t-elle fait changer ses vœux irrésolus ;
 Du pouvoir souverain elle est sur-tout jalouse ;
 Le roi n'a point encor consulté son épouse,
 Elle est auprès de lui, c'est pour le détourner :
 Et ses discours encor peuvent le ramener.
 Il ne sauroit long-temps résister à ses larmes ,
 Vous le verrez, seigneur, le roi rendra les armes ;
 Jamais la reine en vain fait parler sa douleur.

T U R N U S.

C'est là le seul espoir qui reste à ma fureur ;
 Il vient : le sombre effroi qu'on lit sur son visage
 Semble nous annoncer un funeste présage :
 Dieux ! la reine le suit.



SCÈNE II.

*Acteurs précédens. LATINUS, AMATE, suite.*A M A T E (*en suivant Latinus*).

C HER prince , cher époux ,
 De grâce répondez , pourquoi me fuyez-vous ?
 Cher ami , je le vois , ma présence t'irrite ,
 Sur ton front courroucé ma disgrâce est écrite .
 Regarde ton épouse , elle t'aime toujours ;
 Ah ! veux-tu pour la vie empoisonner mes jours .
 Il n'est donc plus pour moi de plaisir sur la terre !
 Qu'est devenu ce temps où je t'étois si chère !
 Où tu peignois ta flamme et vantois ton bonheur :
 Mes traits sont altérés par l'âge destructeur ,
 Il est vrai , mais pour toi je suis toujours la même ;
 Remplis les justes vœux d'une épouse qui t'aime .
 Quoi ! tu ne réponds point ! aurois-je le malheur . . .

L A T I N U S

Cruelle prends ma vie , et laisse-moi l'honneur .
 Sur le trône des rois faire asseoir le parjure ,
 Me livrer comme traître à la race future ;
 Jamais .

T U R N U S (*à la reine*).

Rien ne l'ébranle , insensible et cruel ,
 Il veut dans votre cœur porter le coup mortel ;
 Mais c'est peu ; je vois trop que la paix qui s'appête ,
 Pour être consommée est le prix de ma tête .
 Ainsi , pour un Troyen mes jours sacrifiés . . .

A M A T E (*à Latinus*).

Seigneur , écoutez moi , je me jette à vos pieds .

(*Tombant aux genoux du roi*).

En cet état honteux connoissez-vous la reine
 Qui devoit aux Latins parler en souveraine ;
 Mais je veux en ce jour abaisser ma hauteur ,
 Et dépouiller pour vous un reste de grandeur .

(*vivement*).

D'un seul mot , cher époux , tu peux me rendre heureuse ;

Ja

Je préfère à la paix , la mort la plus affreuse ;
Ma vie est en tes mains.

T U R N U S (*en relevant la reine*).

Madame , levez-vous ;

Le roi vous laisseroit périr à ses genoux.
Il ne reconnoît plus son épouse chérie ;
Son aine par vos pleurs ne peut être attendrie :
Au chef de vils brigands il veut vous immoler ;
Un fils de votre mort pourra le consoler ;
Il trouve un yagabond chassé de ville en ville ,
Et c'est lui qu'il choisit pour époux à sa fille.
Nous verrons un Troyen , l'opprobre des mortels ,
Sur nos bords à ses dieux élever des autels !
Non , ne l'espérez point.

L A T I N U S (*à Turnus*).

Vous oubliez sans doute ,

Que , prêt à le venger , Jupiter vous écoute.
En vain prétendez-vous le noircir à mes yeux ,
Ses malheurs ont trouvé grâce devant les dieux.
Après le triste sort de Troye ensevelie ,
Le ciel même a voulu qu'il règne en Italie.
Je vous aurois choisi , si j'avois pu choisir ;
Mais les dieux ont parlé , je dois leur obéir.
J'avois tout fait pour vous : ah ! j'ai trop cru la reine ;
Le ciel , vous le voyez , m'en fait porter la peine.
Contre l'ordre des dieux nous avons combattu ;
Mes soldats ont péri , mon peuple est abattu.
C'est assez soutenir une mauvaise cause :
Aux décrets éternels en vain l'homme s'oppose ;
Il en est la victime , et vous devez savoir
Que pour être obéis les dieux n'ont qu'à vouloir.
Pouvons-nous balancer leur puissance suprême ?
Répondez-moi , seigneur , et jugez-vous vous-même.

T U R N U S.

Ah ! que m'opposez-vous ? des oracles menteurs !
Je n'en croirai jamais des prêtres imposteurs
Qui , pour en imposer aux mortels trop crédules ,
Viennent leur débiter des songes ridicules.
Faut-il être au destin aveuglément soumis ?
A ce vil fugitif les dieux n'ont rien promis ;
Et s'il a remporté quelque foible avantage ,
Malgré tous ses succès je ne perds point courage.
Il est aussi des dieux intéressés pour moi ;
S'il faut à leur réponse ajouter encor foi ,



Je dois sur les Troyens remporter la victoire ;
 Les chasser de nos bords sans honneur et sans gloire ;
 Détruire ce fléau qui pèse à l'univers ,
 Le livrer à la mort , ou lui forger des fers.
 Ces esclaves déjà vaincus par les Atrides ,
 Pourront-ils soutenir des succès plus rapides ?
 Sous leurs foibles remparts peuvent-ils être sûrs ,
 Quand les Grecs de leur ville ont abattu les murs ?
 L'exemple d'une Hélène auroit dû leur apprendre
 Combien de flots de sang Ménélas fit répandre ,
 Pour ravir son épouse au perfide Paris ,
 Vil jouet des flatteurs au désordre nourris.

(Aux chefs et aux soldats).

Dans les vaisseaux d'Enée allons porter la flamme.
 Lavinie , on le sait , m'est promise pour femme.
 Chassons de nos états ce nouveau ravisseur
 Qui couvre ses forfaits du voile de l'honneur.

L A T I N U S.

Craignez que par les dieux votre audace punie . . !

A M A T É.

Quoi donc à ce Troyen vous cédez Lavinie ?
 Ni Turnus , ni mes pleurs ne peuvent vous changer ?
 Vous livrez votre fille aux mains d'un étranger ?
 La fille d'une reine , et vous êtes son père ?
 Me comptez-vous pour rien ? ne suis-je plus sa mère ?
 D'elle en un mot sans moi , pouvez-vous disposer ?
 A vos cruels efforts j'ai droit de m'opposer.
 Je ne souffrirai point une paix qui m'outrage ;
 D'une femme en fureur osez braver la rage !
 Un vagabond , grands dieux , et la fille d'un roi !
 Ah ! peut-on seulement y penser sans effroi !
 L'univers indigné pourroit-il voir Amate
 Reconnoître pour fils un perfide pirate ?
 Que dis-je ! au premier vent favorable à ses feux
 Le traître conduira sa femme en d'autres lieux ;
 Fuyant de mer en mer , jeté sur quelque plage ,
 Il ensevelira ma fille en son naufrage.
 Ne fut-ce pas ainsi que Paris ravisseur
 Du grand Agamemnon vint enlever la sœur ?
 Et de Lacédémone , il transporta sa proie
 Au lieu de sa naissance en la ville de Troye ;
 L'exemple vient souvent à l'appui du soupçon ;
 Qu'il soit pour vous , seigneur , une utile leçon
 D'un Troyen dangereux redoutez la vengeance ,
 Craignez que votre mort ne soit la récompense

De vos soins généreux et de votre pitié :
 Vous osez au tyran immoler l'amitié ?
 Couronnez Turnus roi, je suis sœur à son père.
 Au fils du grand Daunus préférer un corsaire ?
 Ce seroit vous trahir, et bien loin d'y songer,
 Oubliez votre honte en courant vous venger.

L A T I N U S.

Faut-il renouveler ces scènes de carnage,
 Où toujours les Latins ont perdu l'avantage.
 La ville est sans ressource, et nos champs déserts
 Annoncent que les dieux contre nous irrités, . . .

T U R N U S.

Par un léger revers vous vous laissez abattre,
 Vous vous croyez vaincu même avant de combattre.
 Tout n'est-il pas pour nous, la force et la valeur ?
 Nous pouvons opposer le nombre à la fureur.
 Ah! que l'espoir renaisse en votre ame craintive,
 Des plaines du Gargan l'ambassadeur arrive;
 Seigneur, tout nous seconde, il revient à grands pas,
 Accompagné, dit-on, de cent mille soldats;
 Il revient secouru par le grand Diomède,
 Ce héros invincible à qui tout autre cède,
 Qui, dans les champs de Troye a vaincu le dieu Mars,
 Il vient encor pour vous s'exposer aux hasards,
 Cueillir d'autres lauriers pour réhausser sa gloire;
 Ce grand homme a toujours su fixer la victoire;
 Il vient et vous fuyez? est-ce ainsi qu'on attend
 Un prince des guerriers la gloire et l'ornement?
 Ce seroit vous couvrir d'une honte éternelle.

(*A son écuyer*).

Métisque, cher ami, veux-tu m'être fidèle ?

(*Aux chefs et aux soldats*).

Et vous, chefs des Latins, qui combattez sous moi,
 Jurez tous de défendre et la reine et le roi.

Au plutôt avec vous Diomède se ligue,
 Empêchons les Troyens d'obtenir par leur brigue,

Un trône que l'on croit en vain leur être dû,
 Et chassons pour jamais ce gendre prétendu;

Il ne peut échapper, que rien ne vous arrête;

Jurez tous de me suivre et jé marche à la tête.

M É T I S Q U E (*à Turnus la main sur son épée*) :

Je le jure pour eux, tu dois compter sur nous ;

Les Rutules sont prêts à servir ton courroux ;

Leurs bras qui sont armés du fer de la vengeance,

Dans le sang des Troyens laveront ton offense.

TURNUS.

Vous l'entendez , seigneur , ciel ! reçois ces sermens ;
Qu'ils montent jusqu'à toi.

A M A T E (*aux soldats*).

Généreux combattans ,
Secondez les efforts de ce chef intrépide :
Craint-on de s'égarer sous un si noble guide ?
En défendant ses jours vous défendrez les miens ;
Soyez de votre reine en tout temps les soutiens.
(*Au roi*).

Et vous , seigneur , et vous que l'univers contemple ,
Étoit-ce à des sujets à vous donner l'exemple ?

L A T I N U S.

Êtes-vous satisfaite , enfin vous l'emportez ;
Égalez les tyrans par mille cruautés ,
Et de nouveaux forfaits donnez l'exemple au monde.
Aveugle en ses fureurs le peuple vous seconde ;
Pour vous et pour Turnus , puisqu'il veut s'immoler ,
Vous répondrez aux dieux du sang qui va couler.
Je cède à vos efforts , je cède à la fortune.
O ciel , délivre-moi d'une vie importune !
Sans doute la douleur va terminer mes jours.
Sur la terre , il est vrai , l'on n'est pas pour toujours :
Il est dur cependant de finir dans le crime ;
Et du mal qu'il commet l'homme est toujours victime.
Adieu.

SCÈNE III.

A M A T E , T U R N U S , M E T I S Q U E ,
(*chefs et soldats*).

T U R N U S.

MADAME, il part, quel heureux changement :
Latinus est si foible , on le trompe aisément ;
Le dernier qui lui parle est celui qui l'emporte ;
Mais ne le quittons point , empêchons qu'il ne sorte ,
Drance pourroit l'instruire , il pourroit l'éclairer ,
Nous avons intérêt enfin à l'égarer.
(*Amate se retourne , et fait signe aux chefs et aux soldats
de se retirer , Métisque se met à leur tête et sort avec
eux*).

SCÈNE IV.

A M A T E , T U R N U S .

A M A T E .

P U I S Q U E nous sommes seuls , il me reste à vous faire
 L'avou que j'ai voilé de l'ombre du mystère.
 Pour mon nouveau projet je vais tout préparer ;
 Mais Amate avant tout doit vous le déclarer.
 J'ose compter sur vous , mes yeux vous virent naître ,
 Formé par ses leçons mon cœur peut vous connoître.
 Ecoutez-moi , seigneur , j'ai conçu dans mon sein
 Contre le fils d'Anchise un terrible dessein.
 Le ciel dans les hasards nous est toujours contraire ,
 Et par un coup hardi je veux finir la guerre.
 Les Troyens sont vainqueurs , le destin des combats
 Affoiblit les Latins , et ne nous venge pas.
 Sans suite , sans escorte , Énée est dans la ville ,
 Ses soldats sont au camp , son armée est tranquille.
 Tout semble se livrer aux douceurs de la paix ;
 Profitons du moment favorable aux forfaits.
 Il ne faut point sur-tout que votre cœur balance.
 Hé quoi , toujours aux dieux remettre sa vengeance !
 Quand il s'agit , mon fils , du bonheur de l'état ,
 Craint-on de se venger par un assassinat ?
 Vous pouvez sur Énée....

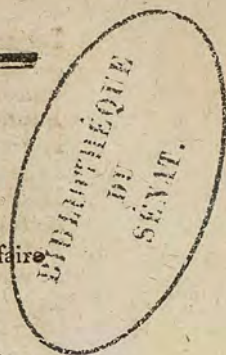
T U R N U S

O ciel qu'osez vous dire ?
 Quoi ! de mes propres mains que mon rival expire !
 Que penseroient de moi le peuple et les guerriers !
 Je verrois en un jour flétrir tous mes lauriers !
 Ah ! s'il pouvoit périr ! si , sans blesser ma gloire ,
 Je jouissois des fruits d'une injuste victoire ;
 Mais périr de ma main ! ce crime affreux.....

A M A T E

Seigneur ,
 Reposez-vous sur moi du soin de votre honneur.
 Je vais à d'autres bras désigner la victime ;
 Vous jouirez du fruit , sans commettre le crime.
 Énée en ce moment vers le peuple Latin ,
 Regarde de la paix l'espoir comme certain ,
 Bientôt pour la conclure il doit ici se rendre :

B 3



Latinus dans une heure a promis de l'attendre.
 J'évade d'abord , seigneur , éloigner mon époux ,
 Sans que votre rival ait des doutes sur vous.
 Auprès du peuple alors vous me verrez paroître ,
 Pour peindre à nos soldats le Troyen comme un traître.
 Je sais cet art des cours , si connu des flatteurs ,
 D'habiller la vertu des plus noires couleurs ;
 Le trône est consacré sur-tout à l'imposture ,
 Et les rois font serment sur l'autel du parjure.
 Je vais faire jouer mes plus secrets ressorts ,
 Et bientôt les Latins , écoutant leurs transports ,
 Du vainqueur à son camp fermeront le passage ,
 Et ce chef servira d'aliment à leur rage.
 Énée est un héros , il ne soupçonne rien ,
 Il rejette le mal , et croit toujours le bien.
 Je vais mettre à profit cette heureuse ignorance ,
 Le peuple peut sur lui frapper en assurance ,
 Et ce roi , sans états , de mille traits percé ,
 Doit vous voir en mourant sur le trône placé !
 Le secret , cher Turnus , est sur-tout nécessaire ;
 Que le Troyen périsse en apprenant la guerre :
 Mais jusqu'à ce moment qu'un voile ténébreux
 Dérobe à ses soupçons notre projet affreux.
 Vous montrerez , mon fils , un front noble et terrible
 Pour enflammer les cœurs de ce peuple insensible ,
 Si l'on veut qu'il nous serve , il faut le ménager ;
 Il pourroit nous trahir , il pourra nous venger.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉNÉE, ACHATE, soldats Troyens.

ÉNÉE (à Achate).

PARTAGE les transports de mon ame charmée ,
 Je viens de voir le peuple , et les chefs de l'armée ,
 Ils ont tous déposé leur orgueil dédaigneux ,

Et les Troyens ravis se mêloient avec eux.
 On n'entendoit par-tout que des chants d'allégresse.
 Nous avons su du peuple émouvoir la tendresse :
 Les traits de l'amitié sur les fronts étoient peints,
 Et des sombres fureurs les sentimens éteints.
Votre roi, chers amis, m'accepte pour son gendre,
Sans doute à ce bonheur je n'eusse osé prétendre.
Mais du trône, ai-je dit, l'ordre en est émané,
Ce jour pour nous, sans doute, est un jour fortune.
Votre roi nous assure une paix éternelle,
Il est temps de finir cette guerre cruelle :
Deux peuples ennemis n'en feront bientôt qu'un,
Et vont se réunir sous un maître commun.
Nous serons à jamais une seule famille
Soumis à Latinus, dont j'épouse la fille,
Je donne le premier l'exemple du devoir ;
Il aura sur mon peuple un souverain pouvoir.
Je servirai le roi comme l'ont sert un père,
Je serai seulement votre ami, votre frère,
Titre à mes yeux plus beau que le titre de roi ;
Et je veux comme vous obéir à la loi.

A C H A T E.

Tu dois tout entraîner par ta mâle éloquence.
 L'on voit peints dans tes yeux les traits de la clemence.
 Ah ! j'entendois par-tout célébrer tes vertus ;
 Rien ne manque à tes vœux, que te faut-il de plus ?
 A peine sommes-nous connus en Hespérie,
 Qu'on te nomme aussi-tôt père de la patrie ;
 Quel beau nom ! les tyrans en sont-ils honorés,
 Ces despotes affreux, ces monstres abhorrés ?
 Qu'on cesse de vanter ces foudres de la guerre
 Que le ciel a vomis dans des jours de colère ;
 Tout doit trembler sous eux, et respecter leurs loix ;
 Sur l'univers conquis ils s'érigent en rois.
 Il est peu de héros ! qu'étoit-ce qu'un Achille ?
 Un guerrier courageux, un politique habile ;
 Versé dans les combats, il fit des conquérans ;
 Mais comme leur modèle, ils ont été tyrans.

É N É E.

Hélas, il est trop vrai, dans le siècle où nous sommes,
 Sur la scène on voit peu paroître de grands hommes.
 On connoît le héros à son cœur bienfaisant :
 Les armes à la main on peut paroître grand ;
 Mais doit-on admirer de tels exploits vulgaires
 Encenser pour héros de jeunes téméraires !



A C H A T E.

Si tu n'avois pour toi qu'une heureuse valeur ,
 Sans joindre à ce talent les qualités du cœur ;
 Si tu n'étois humain , généreux , et fidèle ,
 Verroit-on les Troyens , te citer pour modèle ,
 Dans leurs cœurs éprouvés te dresser des autels ,
 Et distinguer leur chef du reste des mortels.
 Mais quand on voit qu'Enée allie à la couronne
 Les palmes du civisme aux lauriers de Bellone ;
 Qu'il est en même temps citoyen et soldat ;
 Qu'il s'immole lui-même au salut de l'état ;
 Alors comme héros tout l'univers l'encense.

E N E E

Les Troyens ont des droits à ma reconnaissance ;
 Mon cœur peut-il jamais cesser de les aimer :
 Quand pour leur chef suprême ils m'ont voulu nommer ,
 Est-ce pour m'adorer comme une vaine idole ?
 Au bonheur de mon peuple il faut que je m'immole.
 Pour régner en despote , on n'est point couronné :
 L'homme veut être libre , et l'esclave enchaîné.
 Il n'est point de mortel , s'il est digne de l'être ,
 Qui laisse captiver son bonheur et son être ,
 Sous le joug des tyrans , plutôt que de souffrir ,
 Il est écrit dans nous , vivre libre ou mourir.
 Peut-on voir dans les temps de lumière où nous sommes ,
 Sans une affreuse horreur , l'homme vendre des hommes ?

(aux Troyens.)

Vous fûtes autrefois compagnon de mes maux ;
 Soyez tous mes amis , soyez tous mes égaux.
 Je n'étois que soldat , l'on m'a fait chef suprême ,
 Et je suis grand par vous bien plus que par moi-même.
 Le sort seul nous élève , et le sort nous abat ,
 Aujourd'hui l'on est roi , demain l'on est soldat.
 De ce monde inconstant la gloire est passagère ,
 Elle fuit à nos yeux comme l'ombre légère.
 Dans la tombe on confond le prince et le berger ,
 Sur la terre en un mot l'homme n'est qu'étranger ;
 Il attend un séjour plus digne de son être ,
 Ce n'est qu'après sa mort qu'il commence à renaître .
 Par ses heureux talens s'il s'est fait admirer ,
 Les mortels , comme un dieu , viennent tous l'honorer &
 Ses belles actions éternisent sa gloire ,
 Et placent le grand homme au temple de mémoire.

A C H A T E.

C'est le sort qui s'attend : oui , l'immortalité

Est le prix des vertus et de la piété.
 Il est vrai , tu mourras , ton nom ne peut te suivre ,
 Et tes heureux exploits qui doivent te survivre ,
 Sortiront triomphans de la nuit du tombeau.

É N É E.

Je n'os me promettre un destin aussi beau.
 Vous avez partagé mes périls et ma gloire ,
 Jouissez avec moi des fruits de la victoire ;
 Trop heureux si le ciel ne nous expose plus.
 Mais laissons , cher ami , les discours superflus :
 Le roi que j'attendois tarde bien à paroître ,
 Qui peut le retarder ?

A C H A T E.

Il te trahit peut-être ;
 Il est foible , inconstant , son épouse nous hait ,
 L'art de tromper le peuple est un art qu'elle sait.
 Turnus dans les transports du zèle qui l'égare ,
 Peut suivre les conseils d'une reine barbare ;
 Elle a sur son époux un funeste ascendant ,
 Et peut-on s'assurer sur un prince inconstant ?
 D'adorateurs des rois une foule importune. . . . ,
 Cher ami , crains encore un revers de fortune ;
 Je regarde toujours le succès dangereux.

É N É E.

La défiance , Achate , est d'un cœur ombrageux.
 Soupçonner I latinus de cette perfidie ?
 Non , malgré les efforts d'une reine hardie ,
 Et tout l'art des flatteurs , c'est lui seul que j'en crois ;
 Il en coûte peut-être à compter sur les rois :
 N'importe , il m'a promis , j'espère en sa promesse ,
 Rejetons loin de nous un doute qui le blesse ,
 Je vais jouir , ami , d'un bonheur assuré ,
 Par nous et par ses dieux I latinus l'a juré :
 J'ai su fixer les vœux de son peuple volage.
 Quoi ! quand on est au port craindre encore un naufrage !
 Ami tout me rassure , et je peux augurer ,
 Malgré tes faux soupçons , que j'ai lieu d'espérer.
 Fièrè Junon , mes maux ont lassé ta vengeance ,
 Tu peux tout exiger de ma reconnoissance.
 O Troye ! ô ma patrie ! ô lieux où je suis né !
 Ami cher à mon cœur , Hector infortuné ,
 Toi , l'espoir des Troyens , ton superbe courage
 Te fit trouver la mort à la fleur de ton âge ;
 O manes d'un grand homme ! ô manes d'un héros !

BIBLIOTHÈQUE
 DU
 SÉNAT.

Procurez aux Troyens un éternel repos.
 Illion, de ta cendre enfin tu vas renaître,
 Pour un temps sur la terre on t'a vu disparaître.
 Vous que j'ai transportés dans ces climats nouveaux,
 Qui supportiez, hélas ! tous le poids de mes maux,
 Compagnons de ma fuite, ô dieux de ma patrie !
 Vous voilà pour jamais fixés dans l'Hespérie.
 C'est ici le séjour de nos premiers aïeux,
 Saluons cette terre en invoquant les dieux.
 Ne crains plus pour ton fils, ô Vénus ! ô ma mère !
 Et vous, Anchise, et vous, mon soutien et mon père ;
 Ces jours sont arrivés que vous m'avez prédits,
 Et le bonheur attend son peuple et votre fils.

S C È N E I I.

Acteurs précédens, P A L A M È D E, soldat Troyen.

P A L A M È D E (à Énée).

DANS ce palais, seigneur, quel dessein vous arrête ?
 Vous ignorez, hélas, ce que Turnus apprête :
 Le roi nous a trahis, paraissez promptement :
 Fuyons dans nos remparts sans perdre un seul moment.
 Nous sommes menacés, une cour infidelle,
 Fait armer les Latins pour venger sa querelle.
 Ah ! craignons pour nos jours, les Troyens sont éparés,
 On veut nous empêcher de sortir des remparts.
 D'Amate et de Turnus reconnoissez l'ouvrage.

É N É E.

Ciel ! Latinus parjure ! ô comble de l'outrage !

P A L A M È D E.

Au fond de son palais il s'est enseveli,
 Turnus seul paroîtroi, Turnus est obéi ;
 Il excite en parlant le peuple à la vengeance,
 Et la reine l'enflamme encor par sa présence.
 On a rompu la trêve, on enfreint les traités,
 Et bientôt dans les fers nous serons arrêtés.
 On nous tient prisonniers, on a fermé les portes,
 Et Turnus contre nous fait marcher ses cohortes.

A C H A T E (avec transport).

Ah ! grands dieux, c'en est fait, les Troyens sont perdus,
 Et nos cris par le ciel ne sont plus entendus.

Les dieux même , les dieux s'arment pour l'injustice ,
Ah ! je ne vois par-tout qu'écueil et précipice.

È N È E (à Achate).

N'outrageons point , ami , les dieux de l'univers ,
Sans doute ils ont pitié des maux que j'ai soufferts.
Le malheur est pour nous l'épreuve du courage ,
C'est dans les grands revers qu'on reconnoit le sage.
Tes sens sont agités , rends le calme à ton cœur.
N'irrite point tes maux , sois ton propre vainqueur.
En fixant mes regards sur le reste des hommes ,
L'infortune n'est pas toute aux lieux où nous sommes.
Les dieux pour nous conduire ont différents moyens ;
Ils peuvent différer le bonheur des Troyens ,
Nous le faire acheter par mille et mille veilles ;
Nous verrons tôt ou tard éclater leurs merveilles ;
Ce sont eux qui nous font vaincre nos ennemis ,
Et nous aurons un jour ce qui nous fut promis.

(aux Troyens).

Soldats ne craignez rien , croyez-en les oracles ,
Vous allez surmonter tous ces foibles obstacles.
Mettez-vous avec moi sous l'égide des dieux ,
Pour séjour au Troyens ils ont marqué ces lieux.
Que nous importe , amis , si Turnus est un traître ,
Ses efforts seront vains , le ciel est toujours maître.
Si j'ai sur ce tyran l'empire à disputer ,
C'est par plus de vertu qu'il faut le mériter.
Suivez-moi.

(Il sort à la tête des Troyens).

SCÈNE III.

AMATE, CLÉONE.

AMATE.

V I E N S , il part , ah ! tout me favorise ;

J'ai suivi les transports que le crime autorise ;
Il croit en vain sortir , et prêt à succomber ,
Sous les coups des Latins il va bientôt tomber.
Lui-même à ma fureur vient de livrer sa vie ,
Il va trouver Amate en son peuple en furie.
A-t-il jamais daigné paroître devant moi ,
Mépriser une reine , et la femme d'un roi ?
Il pourra me connoître , il ignore sans doute
Que le peuple soumis , m'obéit et m'écoute ;

Qu'à mes pieds abattu l'homme doit s'incliner,
 Et que je n'ai jamais, encor su pardonner.
 Au moment où je parle on promène sa tête,
 Je fais seule à mon gré le calme ou la tempête;
 Je tiens entre mes mains les rênes de l'état,
 Et mon nom fait trembler le plus fier potentat.
 A peine je parois, que l'inconstant vulgaire
 Consulte dans mes yeux ce qui lui reste à faire.
 Amis, leur ai-je dit, *qui peut vous retenir ?*
 Sous le fils de Vénus qu'allez-vous devenir ?
 Ah ! craignez les retours d'un désespoir funeste :
 Que peut-il vous manquer, quand mon neveu vous reste ?
 Pouvez-vous consentir à la paix sans danger,
 Et recevoir encor des loix d'un étranger ?
 Le traître avec hauteur vous dédaigne et vous brave,
 Turnus est-il donc fait pour être son esclave ?
 Mon plus grand ennemi deviendrait votre roi,
 Et régnerait un jour, et sur vous, et sur moi !
 Que dis-je ! ah ! si jamais cette paix est jurée,
 D'Amate et de Turnus la mort est assurée ;
 J'ai su que le perfide, oubliant vos bienfaits,
 Veut par la mort du roi consacrer cette paix.
 Oui, mon époux, amis, doit être sa victime,
 Croyez-moi, je le sais, en douter est un crime.
 Le traître dans les flancs d'un malheureux vieillard
 Doit de sa propre main enfoncer le poignard.
 C'est à vous à choisir, c'est à vous à connoître,
 Si l'assassin des rois doit être votre maître.
 Ce mensonge a produit l'effet le plus puissant,
 Le désespoir s'est peint sur leur front rougissant ;
 Ils tremblent : tout-à-coup je reprends la parole ;
 Le traître est dans nos murs, courez et qu'on l'immole.
 Sans soldats, sans défense, il ne peut échapper,
 Punissez un tyran qui voudrait nous tromper.
 Prévenez ses fureurs, que le cruel périsse,
 Et que de ses forfaits il porte le supplice.
 Allez, il va sortir des portes du palais,
 Suivez le grand Turnus.

C L É O N E.

O fureurs ! ô forfaits !
 Ah ! je plains votre sort : criminelle et parjure,
 Craignez d'être en horreur à toute la nature.
 Peut-on porter plus loin l'excès de la fureur ?
 Sans doute ignorez-vous qu'il est un ciel vengeur.
 Osez-vous violer tous les droits de la guerre,

Sans craindre que les dieux ne lancent leur tonnerre?
 Appuis de l'innocence , effrois des criminels ,
 Des fureurs des tyrans ils vengent les mortels.

A M A T E.

Cléone , que dis-tu , laisse aux esprits vulgaires,
 A trembler sous les dieux , à craindre ces chimères.
 Les rois ne doivent point encenser des erreurs ,
 Mon ame est au-dessus de ces vaines terreurs.
 Le ciel nous laisse agir , le ciel nous laisse faire ;
 Mais , que dis-je , les rois sont les dieux de la terre.
 Si Jupiter étend son pouvoir dans les cieus ,
 De ce vaste univers les rois sont les seuls dieux.
 Cesse donc de porter le trouble dans mon ame ;
 Au seul nom des Troyens la colère m'enflâme.
 Je hais sur-tout leur chef , sa perfide douceur
 Vient verser à longs traits le poison dans mon cœur.
 J'abhorre dans Énée un ennemi du vice ,
 Je pourrois l'estimer , je veux qu'on le haïsse :
 Oui , c'est un sentiment qu'il a su mériter ,
 Et je hais ses vertus qu'on ne peut imiter.
 S'il étoit comme moi criminel et barbare ,
 Si du sang de son peuple il étoit moins avare ,
 Ou s'il étoit enfin connu par ses forfaits ,
 J'eusse été la première à demander la paix :
 Mais qu'il soit invincible et grand et magnanime ;
 Que des cœurs vertueux il emporte l'estime ;
 Et que le peuple soit l'objet de son amour ,
 C'est ce qui me le fait abhorrer sans retour.
 Son mérite à mes yeux est un titre de haine.
 Mais vois dans quel malheur le sort fatal l'entraîne ;
 S'il a su triompher les armes à la main ,
 Je veux le surpasser par mon cœur inhumain.
 Je vais par un grand coup signaler ma vengeance ,
 Un crime encor de plus : j'immole l'innocence.
 Que m'importe après tout qu'on fasse bien ou mal ?
 Je demande sa mort ; le reste m'est égal.

C L É O N E.

De l'esprit des Latins vous vous rendez maîtresse ,
 Il est vrai ; mais , madame , on murmure sans cesse ,
 Et ce peuple inconstant qui paroît vous flatter ,
 Contre tous ses tyrans peut un jour éclater ;
 Je vous parle , sans doute , avec trop de franchise ,
 Mais s'il brise ses fers , n'en soyez pas surprise :
 Le peuple craint les rois , sans jamais les aimer ,

La mort du chef vainqueur va beaucoup l'enflammer ;
 Vous pouvez par ses mains commettre un nouveau crime ;
 Vous pourriez être aussi sa dernière victime ;
 Craignez que ses fureurs ne retombent sur vous.

A M A T E.

Je sais un sûr moyen d'apaiser son courroux.
 Si quelqu'audacieux osoit braver sa reine ,
 De son crime aussi-tôt il porteroit la peine.
 A-t-on jamais en vain murmuré contre moi ?
 Et malheur au mortel qui fait trembler son roi ;
 Tout l'univers , en vain , demanderoit sa grâce ,
 La mort seroit le prix de son affreuse audace ,
 Et l'on verroit bientôt rentrer dans le devoir
 Tous ceux qui comme lui méprisoient mon pouvoir.

C L É O N E.

Le peuple des tyrans est esclave et victime ,
 Et gémit sous le poids du sceptre qui l'opprime.

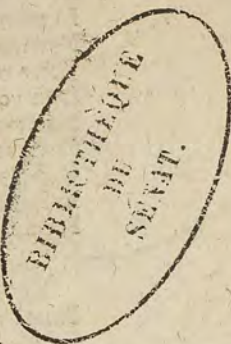
A M A T E.

Je veux bien en ce jour éclairer tes soupçons ;
 De mon auguste mère , écoute les leçons.
Les rois sont établis les maîtres de la terre ,
Et les dieux dans leurs mains déposent leur tonnerre.
 Oui , disoit-elle , eux seuls sont faits pour être heureux ;
 Et les autres mortels sont tous créés pour eux.
 Suis toujours des tyrans la fureur politique ;
 Les rois ont sur le peuple un pouvoir despotique ;
 Du prince à ses sujets l'intervalle est si grand ,
 Qu'ils doivent à sa voix rentrer dans le néant ,
 Courber le tête au joug , ramper dans la poussière ,
 Aux fureurs de leur roi vendre leur vie entière ;
 Ah ! leur sang est si vil qu'il est compté pour rien ;
 Tu peux en disposer comme ton propre bien.
 Dans tes mains à ton gré fais mouvoir ces machines ;
 Entretiens dans l'état les guerres intestines ;
 Par la mort , par le sang satisfais tes desirs ,
 Et fais au peuple enfin payer tous tes plaisirs.
 Bientôt de Latinus tu vas être la femme ;
 Mais usurpe d'abord l'empire sur son âme ,
 Qu'il tombe à tes genoux , sois reine de ton roi ;
 Alors remplis l'état de tumulte et d'effroi ;
 Règne par les forfaits , imite ta famille ;
 Que la mère dans toi reconnoisse sa fille.
 Si le peuple ne baise un front obéissant ,
 Signale par la mort ton empire naissant.

Au plus léger soupçon immole ces perfides ,
 Ecrase les Latins du fardeau des subsides.
 Arrache aux malheureux par le travail usés ,
 Les derniers alimens de leurs jours épuisés ;
 Et s'il osoit paroître un mortel téméraire
 Qui du peuple en public vint plaindre la misère ,
 Et fit à ses regards briller la vérité ,
 Que la mort soit le prix de sa témérité ,
 Et qu'aux autres Latins elle serve d'exemple.
 Bien plus , au despotisme élève encore un temple ,
 Où la seule vertu languisse pour toujours :
 Compose ce palais de mille obscures tours ;
 Qu'un immense rempart en défende l'enceinte ,
 Et que de l'esclavage il porte en tout l'empreinte.
 Ce fort , théâtre affreux des vengeances des rois ,
 Est fait pour les mortels éclairés sur les loix ;
 Pour nous , pour des tyrans , leurs avis sont à craindre ,
 Ils pourroient exciter le peuple à tout enfreindre ,
 Lui rappeler ses droits si long-temps négligés :
 Et bientôt de leurs fers les Latins dégagés . . .
 Ah ! prévien ce malheur en y faisant conduire
 Tout mortel éclairé qui pourroit les instruire ;
 Qu'il y soit renfermé par la main du bourreau ,
 Et qu'il meure inconnu dans cet affreux château.
 La vertu doit gémir sous ces toits vivantes ,
 Et que du gouverneur les troupes effrayantes
 Complices des forfaits du plus cruel tyran ,
 Des Latins à longs flots fassent couler le sang.
 Par le secours du traître immole ta patrie ,
 Et dans l'empire alors tu seras obéie.
 Le remords , il est vrai , pourra bien quelquefois
 Dans ton cœur corrompu faire entendre sa voix ;
 Les rois seroient sans lui trop heureux sur la terre :
 Il faut par tes fureurs chercher à le distraire ,
 Et tu pourras peut-être , à force de forfaits ,
 Rétablir dans ton ame une constante paix.
 Oui , Cléone , tels sont les discours de ma mère ,
 Et j'éprouve , en ce jour , leur effet salulaire.

CLÉONE.

Vous tenez , il est vrai , les Latins enchaînés ;
 Mais contre vous , madame , ils sont tous indignés :
 On murmure beaucoup , les lumières s'étendent ,
 Et pour la liberté mille écrits se répandent.
 Les siècles d'ignorance ont vu naître les rois ,
 Et le peuple éclairé peut reprendre ses droits.



L'état dans l'esclavage assez long-temps sommeille ,
 Et pour rompre ses fers , craignez qu'il se réveille ;
 Madame , à votre tour , commencez à trembler ,
 Votre règne est fini , si l'on peut s'assembler .
 L'on voit déjà régner un pur patriotisme ;
 Seroit-il donc passé le temps du despotisme :
 Je ne sais , mais enfin tout semble m'augurer
 Que l'empire bientôt va se régénérer :
 Et l'univers peut voir les esclaves du Tibre ,
 Par un sublime essor , changés en peuple libre .

A M A T E .

Ah ! n'allons point des temps percer l'obscurité ,
 Plutôt mourir cent fois avant la liberté .

C L É O N E .

Dans un gouffre de maux craignez d'être plongée .

A M A T E (avec transport .)

Ah ! j'apperçois Turnus , je suis enfin vengée ;
 Dans mes mains à jamais le sceptre est raffermi .

SCÈNE IV.

TURNUS, AMATE, CLÉONE.

A M A T E (à Turnus).

C'EN est donc fait , seigneur , je n'ai plus d'ennemi .
 T U R N U S .

Vous vous étiez en vain à sa mort attendue ;
 Je suis désespéré , ma vengeance est perdue .

A M A T E (vivement).

Grands dieux !

T U R N U S .

Les rois en vain comptent sur leurs sujets ;
 Les lâches en tout temps trahissent leurs projets ,
 Et souvent pour victime ils ont marqué leur maître .
 Énée à nos regards commençant à paroître
 Ordonne à ses soldats de sortir des remparts .
 Et le peuple aussi-tôt accourt de toutes parts .
 Mille bras se levoient pour fondre sur sa tête ,
 Le Troyen étoit calme au fort de la tempête .
 A son air vénérable , à son auguste aspect ,
 J'ai cru voir tous les cœurs pénétrés de respect :

Son maintien étoit fier , sa démarche assurée
 Bravoit les vains transports d'une foule égarée ;
 Ah ! sans doute , le ciel qui combattoit pour lui ,
 Prêtoit à ce héros son invisible appui.
 Sur son triste rival il avoit l'avantage ;
 Enfin jusqu'à Turnus tout lui rendoit hommage ;
 Son génie est donc fait pour éclipser le mien.

A M A T E.

Ah ! de grâce , achevez ce funeste entretien.

T U R N U S.

Quand j'ai vu que le peuple alloit poser les armes ,
 Et craignant pour ma vie au milieu des alarmes ,
 Je feins de m'opposer à ses cruels efforts ,
 Et le fer à la main j'arrête ses transports.
 J'enferme dans mon cœur ma dévorante rage ,
 Et moi-même aux Troyens je livre le passage.

A M A T E.

Tout nous est donc contraire , ô destin rigoureux !
 Le ciel , je le vois trop , s'intéresse pour eux.

T U R N U S (avec transport).

Dans tes mains , ô Junon ! repose le tonnerre ,
 Et tes foudres vengeurs n'effraient plus la terre.
 Femme et sœur à-la-fois du plus puissant des dieux ,
 Tu laisses vivre encor ces tyrans odieux.
 Venge-nous , venge-toi , lance sur eux ta foudre ;
 Seconde ma fureur et réduis-les en poudre :
 Précipites-les tous dans la nuit du trépas.

A M A T E.

Le ciel , vous le voyez , ne vous écoute pas.
 Modérez les transports d'une ardeur insensée ,
 Pourquoi de vœux perdus occuper sa pensée ?
 Si le ciel s'intéresse au salut du Troyen ,
 Pour recouvrer l'honneur , recherchez un moyen.
 A l'abri du naufrage il faut mettre sa gloire ,
 Rejetez sur le peuple une action si noire ;
 Feignez que des Latins le transport réprimé ,
 Votre bras a sauvé le héros opprimé :
 Pour mieux en imposer au stupide vulgaire ,
 Avec hypocrisie il faut vous contrefaire ;
 Et dans le crime enfin si vous avez vécu ,
 Empruntez les dehors de l'austère vertu ;
 Si vous n'êtes héros , imitez-en le rôle.

T U R N U S.

Turnus ne sauroit trop s'instruire à votre école ;



Par son penchant , madame , a vous suivre excité ,
 Souvent de vos leçons mon cœur a profité ;
 Mais hélas ! apprenez l'état présent des choses ,
 Et de mon désespoir connoissez mieux les causes.
 J'ai fait une action à ne point s'effacer ,
 Et le peuple du joug commence à se lasser.
 Cette guerre l'irrite ; ah ! je crains que l'on cède ;
 Vénulus est venu du camp de Diomède.
 Ce grand prince , a-t-il dit , refuse le secours
 Que votre époux , madame , attendoit tous les jours.
 Le bruit s'en est déjà répandu dans la ville ;
 Le peuple est agité , le roi n'est point tranquille ;
 Ah ! tout semble annoncer un funeste appareil ,
 Dans une heure le roi convoque son conseil.
 Déjà de tout côté le peuple se rassemble ,
 Les chefs vont de concert délibérer ensemble.
 Latinus ne sait point affronter le danger ,
 Et le moindre revers peut le faire changer.

A M A T E.

Qu'il change j'y consens , seigneur , que nous importe ?
 La voix de son épouse est toujours la plus forte.
 Non , non : ne craignez rien ; soyez ferme et constant ,
 Pour égarer son cœur il suffit d'un instant.
 Paraissez au conseil , et que votre présence
 De tous les autres chefs excite la vaillance.
 Pour empêcher la paix animez ces guerriers
 Par l'espoir séduisant de cueillir des lauriers.
 Latinus est lui seul trop foible ou trop timide ;
 Il n'a jamais su prendre un conseil intrépide ;
 Vous pouvez sans danger agir au nom du roi.

T U R N U S.

Et qui peut me répondre enfin du succès ?

A M A T E.

Moi.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LATINUS, DRANCE.

LATINUS.

CHER Drance, sans témoins, votre roi vous appelle,
 Il est temps à l'état de prouver votre zèle;
 Jusqu'en ses fondemens il paroît ébranlé,
 Près de l'abyme, ami, j'ai même chancelé.
 Je veux que par mes mains l'empire se relève;
 Contre les rois tyrans le peuple se soulève :
 C'est assez lui donner d'inutiles regrets,
 Et je veux arrêter le mal dans ses progrès.
 Les chefs en ce palais doivent bientôt se rendre;
 Mais je veux consacrer une heure à vous entendre.
 Donnez-moi des conseils qui prouvent votre foi,
 Le premier des devoirs est d'éclairer son roi.

DRANCE.

Sans doute; mais, seigneur, que pourrai-je vous dire!
 Vous connoissez les maux qui menacent l'empire.

LATINUS

Il est vrai; mais je suis entouré de flatteurs,
 Et mon ame est en proie à mille séducteurs.

DRANCE.

Du palais de leur roi chassez ces réfractaires
 Qui peuvent vous donner des conseils sanguinaires.
 Les traîtres, croyez-moi, perdront l'état et vous;
 Renvoyez-les, seigneur, et le peuple est pour nous.
 Peut-on à des tyrans accorder un asile?
 Hélas! ils ont séduit votre cœur trop facile.
 Aux malheureux Latins qu'importent vos souhaits?
 S'ils gémissent toujours sous le poids des forfaits.
 Le peuple de ses rois ne doit point être esclave.

C 2

BIBLIOTHÈQUE
 DU
 SÉNAT.

L A T I N U S.

Ami, de ce reproche il faut que je me lave :
Si j'ai sur les Latins appesanti mon bras,
La reine m'y forçoit.

D R A N C E.

Et ne l'écoutez pas.

Sachez enfin, seigneur, que c'est au chef suprême
A rassurer le peuple et la liberté même.
Le roi n'est en un mot que le premier soldat,
Et la femme du prince est neutre dans l'état.

L A T I N U S.

Ah ! c'est vous désormais, vous seul que je veux croire,
Et c'est à vous du peuple à rétablir la gloire.

D R A N C E.

L'ouvrage est réservé pour de plus nobles mains,
Et vous verrez un jour le premier des humains,
Le fils du grand Anchise à l'état redoutable
Entraîner les Latins par son cœur équitable.
La reine à son neveu promet un vain appui,
Que peut-il espérer ! le peuple est contre lui.
Ah ! de tous les forfaits, le perfide est capable,
Et vous, seigneur, et vous, n'êtes-vous point coupable,
De souffrir que le traître empoisonne les cœurs,
Et remplisse l'état de toutes ses fureurs.
Si le peuple eût voulu seconder son audace,
On rejoignoit Énée aux héros de sa race.
Turnus rompoit la trêve, et le serment reçu,
Quel monstre sur la terre en ses flancs l'a conçu !
Qu'il aille en ses états commettre tous ses crimes,
Les Latins sont lassés de se voir ses victimes.

L A T I N U S.

Jetez sur sa conduite un voile officieux :
Les rois sur ce qu'ils font, n'ont d'autres juges qu'eux.

D R A N C E.

Osez-vous avancer cette maxime affreuse,
Utile à vous, sans doute, au peuple dangereuse !
Le tyran peut-il être au-dessus de la loi ?
Ah ! s'il en est ainsi, je ne veux plus de roi ;
Et que sur les débris du plus vil despotisme,
S'élève en triomphant le républicanisme.
De la philosophie ennemis éternels,
Les maîtres de la terre enchaînent les mortels.
Qu'ils tombent, ces tyrans : le pouvoir arbitraire

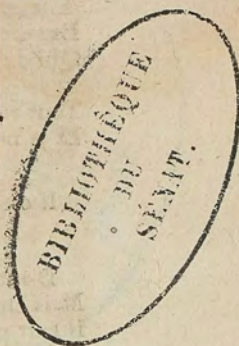
Ne sauroit soutenir l'éclat de la lumière.
 Que de la liberté l'arbre majestueux ,
 En élevant sa tête abatte ces faux dieux.
 Ah ! connoissez les droits fondés sur la nature ,
 Quand le chef est tyran , le peuple peut l'exclure.
 La patrie et la loi sont les seuls souverains ;
 En est-il de plus grands , en est-il de plus saints ?

L A T I N U S.

Le crime m'égaroit , que la vertu m'épure ;
 Faites-moi démêler la voix de l'imposture.
 Intrépide soutien de la sincérité ,
 Faites dans vos discours parler la vérité.
 J'aime sur-tout en vous cette franchise austère ,
 Où votre ame déploie un noble caractère.
 L'infortune du peuple accable trop mon cœur ,
 Et je vois tous les jours empirer son malheur ;
 Comment le prévenir , le crime m'environne ,
 Et tout homme de bien est écarté du trône.
 Ah ! je me vois sans cesse entouré d'ennemis ,
 Le plus traître souvent paroît le plus soumis.
 Des Latins à mes yeux on cache la misère ,
 Ils n'osent plus dans moi reconnoître leur père ;
 Je le suis , je veux l'être , et leur prince en ce jour
 Prétend par ses bienfaits mériter leur amour.
 Qu'on cesse de me peindre un tyran inflexible ,
 Je porte à leur misère un cœur tendre et sensible ;
 Ils ont assez compté de siècles malheureux ,
 L'aurore du bonheur va se lever pour eux.

D R A N C E.

Je reconnois mon prince à ce noble langage ;
 De tels vœux des Latins vous assurent l'hommage.
 Ces insectes rampans , ces vampires des cours ,
 Vouloient en vain sur vous répandre de faux jours ;
 Ils ont pu vous tromper , et ne pas vous corrompre ,
 Avec eux pour jamais , seigneur , cherchez à rompre.
 Entourez-vous d'amis du peuple et de l'état ,
 Commandez aux Latins moins en roi qu'en soldat.
 Faites briser des fers que l'on porte avec peine ,
 Otez sur vos sujets tout pouvoir à la reine.
 Les empires ne sont jamais plus florissans
 Que lorsqu'au seul mérite on offre son encens.
 L'homme est libre , seigneur , en suivant la nature ,
 Faites cesser du peuple un innocent murmure ,
 Et que de tout Latin le droit soit déclaré ,
 Par de justes décrets , éternel et sacré.



Effacez tous ces noms , ces titres et ces chimères ,
 Erreurs que l'on pouvoit pardonner à nos pères ;
 Qui dans ce jour nouveau ne sont plus de saison ,
 Et le cœur les rejette ainsi que la raison.
 Tout titre distinctif , et m'irrite , et m'offense ,
 Et je ne connois point de noble par naissance.

L A T I N U S .

Il est peu de mortels qui pensent comme toi.

D R A N C E .

D'antiques préjugés sont leur suprême loi ;
 Mais Drance ira toujours fouiller dans la nature :
 Il faut puiser , seigneur , dans cette source pure.
 Veux-je voir le ressort qui meut le cœur humain ;
 Je prends l'homme à l'aurore et le suis au déclin.
 Hélas ! je dis souvent quelles loix sont les nôtres ,
 La nullité d'un homme en fait trembler mille autres.
 Le peuple dans l'état est le jouet des grands ,
 Obéit en esclave à cent mille tyrans.
 Le mérite inconnu rampe dans la poussière ,
 Et le vice anobli lève sa tête altière ;
 Il foule avec orgueil l'ami de la vertu.
 Quand sous un joug de fer le peuple est abattu ;
 Quand il est enchaîné , n'ai-je pas droit de dire :
 Le despotisme , hélas ! règne dans cet empire ;
 Il renferme en son sein des hommes malheureux :
 Qui pourra les tirer de cet abyme affreux ?
 Tels sont les maux , seigneur , qui planent sur nos têtes.

L A T I N U S .

Vous vous les attirez , malheureux que vous êtes ;
 Cessez donc de vous plaindre.

D R A N C E .

Et vous , seigneur , aussi.
 Vos flatteurs , il est vrai , peuvent parler ainsi ;
 Mais vous !

L A T I N U S .

Quoi , de l'état vous ébranlez la base !
 Ah ! craignez qu'en tombant sa chute vous écrase.

D R A N C E .

Notre gouvernement en seroit plus parfait.

L A T I N U S .

Ne l'est-il pas autant qu'il peut l'être en effet ?

D R A N C E.

Quand le peuple, grands dieux ! languit dans l'esclavage !

Ah ! des flatteurs des rois voilà bien le langage.

L A T I N U S.

Il faut donner au peuple un pouvoir limité ;
Il seroit dangereux qu'il eût sa liberté.

D R A N C E.

Quoi , son destin est donc d'être votre victime !

L A T I N U S.

Ah ! je ne le dis point.

D R A N C E (*vivement*).

Le penser est un crime.

L A T I N U S.

Le plus grand est celui de vouloir tout changer.

D R A N C E.

Sous de mauvaises loix on le peut sans danger.

L A T I N U S.

L'état seroit perdu !

D R A N C E.

Seigneur, qu'osez-vous dire ?

Vous verrez à jamais reflleurir votre empire ;

Dance vivra toujours dans cet heureux espoir.

Ah ! si dans d'autres temps qu'on ne peut pas prévoir ;

L'homme de la nature entr'ouvrant les barrières ,

Dans un heureux climat , au centre des lumières ,

Du cœur trop peu connu dévoilant les ressorts ,

Se frayoit un chemin ignoré jusqu'alors ;

Étonnant l'univers par son vaste génie ,

S'il faisoit à ses pieds tomber la tyrannie ,

Si de la liberté les astres radieux

Lançoient dans tous les cœurs leurs rayons lumineux ;

Si la saine raison , s'appant le despotisme ,

Donnoit à la vertu les palmes du civisme ;

Et d'un peuple vieilli sous le poids de ses fers ,

En faisoit le premier peuple de l'univers.

Les dieux , je m'écrierois , m'eussent dû faire naître

Dans cet heureux séjour où l'homme est son seul maître.

O simple égalité , présent des immortels !

Tu veux au seul mérite élever des autels !

Siècle de l'âge d'or ! douce philosophie !

Répands ton charme heureux sur le cours de ma vie;
 Et vous, hommes savans, êtes-vous satisfaits!
 La chute des tyrans est un de vos bienfaits.
 O seconds créateurs, pères de la patrie!
 La récompense est douce après l'avoir servie.
 Couverts de votre égide, on voit de toutes parts,
 Eclorre les talens, l'esprit et les beaux arts.
 Avec étonnement l'univers vous contemple,
 Il doit un jour, sans doute, imiter votre exemple;
 L'histoire assure un rang à vos noms glorieux,
 Des mortels comme vous sont de vrais demi-dieux.
 Et vos heureux talens, dans les fastes des âges,
 Seront à l'avenir le seul flambeau des sages.
 Tels sont les vœux, seigneur, que je fais tous les jours.

L A T I N U S.

Je voudrois, cher ami, vous entendre toujours.
 Ah! je croirois déjà que le ciel vous inspire,
 Et qu'il vous a fait naître en un mot pour m'instruire.
 Ah! que vous savez bien repousser les erreurs;
 Votre mâle éloquence entraîne tous les cœurs.
 Mais je crois qu'on m'attend; déjà les chefs paroissent,
 Aux malheurs des Latins eux-mêmes s'intéressent :
 Qu'on leur ouvre.

S C È N E I I.

TURNUS, VÉNULUS, LATINUS, DRANCE, *chefs
des guerriers, suite.*

L A T I N U S.

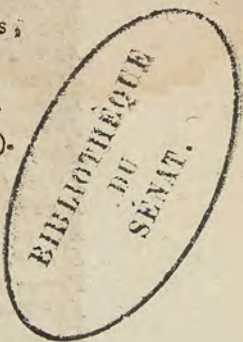
ENTREZ tous, soutiens de votre roi,
 Et venez de concert dissiper son effroi.
 De l'état ébranlé faisons changer la face,
 Et qu'auprès de son roi chacun de vous se place.
 (*On s'assied, et l'on fait un cercle au tour du roi qui est au milieu. Turnus est à sa droite, Drance à sa gauche, Vénulus à côté de Turnus, et les autres ainsi de suite, selon leurs dignités.*)

Le désordre, messieurs, dans l'état répandu,
 Est d'autant plus affreux qu'il est moins attendu.
 Sur le sort des Latins mon ame est attendrie;
 Peut-on voir d'un œil sec les maux de la patrie!

Nos jours sont agités par d'orages affreux ;
 La vie est un fardeau , dès qu'on est malheureux.
 Nous sommes entraînés dans des guerres funestes ;
 Et qui de nos trésors vont dissiper les restes.
 De l'état épuisé les besoins sont connus ;
 Mais avant tous, messieurs, entendons Vénulus.

VÉNULUS (*saluant le roi et l'assemblée*).

J'ai baisé cette main aux Troyens si fatale ,
 Qui les précipita dans la nuit infernale :
 Diomède, des rois le superbe vainqueur ,
 Répondit en ces mots à votre ambassadeur :
*Peuple de l'Ausonie, ah ! quel destin barbare ,
 Au milieu des combats, furieux vous égare !
 Des douceurs de la paix discernez mieux le prix ;
 Mars, tyran des mortels, règne sur les débris.
 J'ai fait tomber les murs de l'orgueilleuse Troye ;
 Depuis, de mille maux les Grecs furent la proie.
 On achète bien cher d'équivoques lauriers :
 Je passe sous silence, et nos travaux guerriers ;
 Et nos cruels efforts, perdus dans dix années ,
 Où nous avons lutté contre les destinées ,
 Où cent mille soldats dans le fleuve engloutis ,
 Ont rougi de leur sang l'onde du Simois ;
 Je parle seulement des terribles vengeances
 Qu'ont fait tomber sur nous les célestes puissances ;
 Tout l'univers est plein de nos affreux malheurs ,
 Hélas ! Priam lui-même en eût versé des pleurs.
 Contre l'impie Ajax Minerve déclarée ,
 Fit attacher son corps sur le mont Capharée ;
 Poursuivit ses soldats qui fuyoient sur les eaux ,
 Et les fit submerger eux , et tous leurs vaisseaux.
 Ménélas fut jeté sur les côtes d'Égypte ;
 Ulysse eut à souffrir, dans sa pénible fuite ,
 La rage du cyclope ; et ces monstres affreux ,
 S'il ne se fût sauvé, le dévoreroient entr'eux.
 Le ciel venge toujours la vertu profanée.
 Les Crétois ont puni le vœu d'Idoménée ;
 Il fut de ses états par son peuple chassé ,
 Du malheureux Pyrrhus le trône est renversé ;
 Le grand Agamemnon, ce chef de notre armée ,
 Dont sur tout l'univers s'étend la renommée ,
 Illustre général, immortel à jamais ,
 Ce chef de tant de rois vantés par leurs hauts faits ,
 Et qui nous fit braver les horreurs de la guerre ,
 A péri sous la main d'une épouse adultère ;*



Et celui qui l'avoit houteusement frappé,
 Avec elle est assis sur son trône usurpé.
 Les dieux même, les dieux n'ont point voulu permettre
 Que je revisse encor les lieux qui m'ont vu naître.
 Après avoir sur eux porté mes attentats,
 Je ne puis m'engager dans de nouveaux combats.
 Depuis ce jour fameux où nous avons pris Troye,
 Je n'en conserve plus ni souvenir ni joie.
 Enée est un grand homme, il a le cœur humain,
 Et nous nous sommes vus les armes à la main.
 Il en fit sous Hector le noble apprentissage ;
 Ah ! qui peut mieux que moi connoître son courage ;
 Si la Phrygie avoit six héros comme lui,
 Par un affreux revers on verroit aujourd'hui
 Les Troyens à leur tour camper devant nos villes,
 Et nous serions vaincus par ces nouveaux Achilles.
 Si nous avons resté dix ans sous leurs remparts,
 Et sans aucun succès balancé les hasards,
 C'est le fils de Priam, et c'est le fils d'Anchise,
 Qui si long-temps de Troye ont retardé la prise.
 Hector est reconnu par ses brillans exploits,
 Enée est grand guerrier et pieux à-la-fois :
 Il en est temps encor, faites la paix ensemble,
 Et que le bien commun vous lie et vous rassemble.
 Tels sont les sentimens du vainqueur des Troyens.
 Seigneur.

L A T I N U S.

Vous l'entendez, malheureux citoyens,
 La colère du ciel par cet avis s'exprime ;
 Du destin irrité serois-je la victime ?
 Mais prévenons plutôt la perte de l'état,
 Vous voyez pour la paix soupirez le soldat ;
 Qu'il soit enfin heureux, croyons-en Diomède ;
 La paix à nos malheurs est l'unique remède.
 Qu'est-il besoin, messieurs, de tant délibérer ?
 J'opine pour la paix, il faut tous la jurer.

D R A N C E.

Ouï, seigneur, au plutôt consacrons-la sans doute ;
 Avec un vrai plaisir le peuple vous écoute ;
 D'une funeste guerre il est enfin lassé.
 Le siècle des fureurs devoit être passé.
 Ah ! n'espérez jamais être heureux sur la terre,
 Quand vous osez du ciel imiter le tonnerre.
 Peut-on voir sans horreur les mortels furieux,
 Comme des loups cruels se déchirer entr'eux.

Les tyrans dans leurs mains ont pu mettre les armes ;
 Ah ! le bonheur n'est point au milieu des alarmes.
 La paix , la douce paix fait fleurir les beaux arts ,
 Et la seule fureur est l'attribut de Mars.
 Quand la terre suffit pour nourrir tous les hommes ,
 Pourquoi nous égorger , insensés que nous sommes !
 Reconnaissons l'erreur qui nous fermoit les yeux ,
 Et que de l'âge d'or naissent les jours heureux.
 Il n'est point pour l'état de salut dans la guerre ,
 Cédons donc au destin , puisqu'il nous est contraire.
 Le vaincu peut sans honte implorer le vainqueur.

(*A Latinus.*)

Et vous , grand roi , du peuple assurez le bonheur.
 Procurez aux Latins une paix désirée ;
 Par un gage éternel qu'elle soit consacrée.
 Unissez votre peuple à vos fiers ennemis ,
 Que la discorde cesse , et soyez tous amis.
 Accordez votre fille au redoutable Énée ,
 Et fixez ce héros par un doux hyménée.

(*A Turnus.*)

Et vous , Turnus , et vous , si vous avez encor
 Les nobles sentimens du beau-frère d'Hector ;
 Si votre cœur sensible à la perte du trône ,
 De ses mains avec peine échappe la couronne ;
 Affrontez un rival , allez aux champs d'honneur
 D'un fugitif d'Asie éprouver la valeur ;
 Si vous avez encor quelque ombre de courage ,
 Dans le sein d'un héros frayez-vous un passage.
 Allez.

T U R N U S.

On connoît Drance , il aime à discourir ,
 Et s'épuise en discours , lorsqu'il faudroit agir.
 Sans doute , avec raison je pourrois le confondre ,
 C'est en le méprisant que je dois lui répondre.

(*A Latinus.*)

Je viens à vous , seigneur , qu'on voudroit égarer ,
 L'on cherche en vain , mon père , à vous désespérer ;
 Ah ! reprenez courage , et sachez mieux connoître
 Qu'au lieu d'un allié , vous vous donnez un maître.
 Si nous étions perdus sans espoir de retour ,
 Si vous touchiez vous-même à votre dernier jour ,
 Présentons au vainqueur notre main désarmée ,
 Dirais-je , et soumettons nos cœurs et notre armée :

Mais s'il reste aux soldats un courage éprouvé ,
 Et qui quoiqu'affoibli ne peut être achevé ;
 Si nous avons encore une heureuse jeunesse ,
 En qui l'on voit paroître une bouillante ivresse ;
 Si tous nos alliés équipant leurs vaisseaux ,
 Viennent nous secourir par des renforts nouveaux ;
 Si d'ailleurs les Troyens nous ont vaincus sans gloire ,
 Et par beaucoup de sang acheté la victoire ;
 Pourquoi donc redouter leur succès incertain ?
 Soutenons mieux l'honneur du peuple Laurentin.
 Souvent, messieurs, souvent le temps et l'industrie
 Au bord du précipice ont sauvé la patrie.
 Ah ! ne vous laissez point encor décourager ?
 Quoi donc, faut-il trembler même après le danger ?
 La fortune, souvent dans sa course incertaine ,
 Trompe ses favoris par une attente vaine.
 Si les Étoliens refusent leurs secours ,
 Mille autres vont voler pour défendre nos tours.
 Hé quoi ! n'avons-nous pas Messape, Tolumnie,
 Et tant d'autres héros des guerriers d'Italie ;
 Sur leurs pas généreux la gloire doit marcher ;
 Mon rival peut venir , ou je vais le chercher.
 Le chef Troyen fut-il plus grand et plus terrible
 Qu'Achille ce guerrier qu'on a peint invincible ,
 Qu'il vienne ; je l'attends : le fils du grand Daunus ,
 Ne sauroit redouter le fils d'une Vénus !

D R A N C E (à Turnus).

Il y paroît assez , vous avez l'ame grande ,
 Et vous faites toujours ce que l'honneur commande ,
 Je le crois ; cependant quelle secrète horreur ,
 Contre le fils d'Anchise enflammoit votre cœur.
 Vous, Turnus , un héros ! sans respect pour la trêve ,
 Assassiner Énée avant qu'elle s'achève !
 Profiter du moment qu'il étoit dans nos murs ,
 Pour oser , sans danger , porter des coups plus sûrs.

T U R N U S (aux chefs).

M'accuser d'un tel crime , ah ! vous n'osez le croire ;
 Et pour le réfuter faisons parler ma gloire.
 Sans mon heureux secours le Troyen périssoit ,
 Le peuple pour l'abattre à l'envi s'efforçoit :
 A ses cruels efforts moi-même je m'oppose ,
 Et pour sauver Énée à ses coups je m'expose.
 J'enchaîne la fureur d'un peuple révolté.
 D'une belle action le prix peut m'être ôté ;
 N'importe , il me suffit d'avoir par mon courage

Des Latins égarés su réprimer la rage.

(On entend comme dans le lointain le son des instrumens de guerre).

Quel bruit vient jusqu'à nous !

SCENE III.

Acteurs précédens, ACHANTOR (accourant avec transport).

ACHANTOR.

Aux armes , citoyens ;
Le palais de vengeance est pris par les Troyens :
Tout cède à leurs efforts dans le champ de bataille ,
Ils commencent déjà d'abattre la muraille.
Ah ! nous sommes perdus , les remparts ébranlés.
S'entr'ouvrent sous les coups sans cesse redoublés.
A sillons tortueux la flamme dévorante
Embrase les Latins sur la tour chancelante ;
Le général Troyen environné de morts ,
Fait à tous ses soldats un rempart de son corps.

(On se lève tumultueusement et en désordre).

LATINUS.

Grands dieux ! c'en est donc fait , mon trône est en poussière.

Que mes propres sujets m'arrachent la lumière :
Je ne pourrai jamais soutenir tant d'horreurs !

TURNUS (au roi).

C'est du sang que l'on veut , mon père , et non des pleurs.

(Aux chefs.)

O courageux guerriers ! qu'on s'arme en diligence ,
Venez tous , chers amis , au secours de Laurence.
De gloire , croyez-moi , vous allez vous couvrir ,
C'est aujourd'hui , messieurs , qu'il faut vaincre ou mourir.

Fin du quatrième acte.

(On entend de derrière le théâtre le son des tambours , et le bruit des combattans qui se disputent la victoire).

A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉNÉE, ACHATE, chefs et soldats Troyens.

(Ils entrent sur la scène au son des instrumens de guerre ,
les enseignes déployées , et vont attacher leurs drapeaux
victorieux au deux côtés du théâtre).

ÉNÉE (à ses soldats).

SUSPENDEZ , chers amis , les horreurs du carnage ;
Ne squilliez pas vos mains par un honteux pillage :
Des fruits de la victoire il faut savoir user ;
Qui combat pour les dieux , ne doit pas trop oser ,
Et si l'on veut l'honneur d'un triomphe suprême ,
Il faut sur-tout , amis , triompher de soi-même.
Au fond de son palais respectez Latinus ,
Ah ! doit-on le punir des crimes de Turnus.
Ayez aussi pitié d'un peuple qu'on égare ,
Pour braver des vaincus , il faut être barbare ;
Et quoique les Latins vouloient m'assassiner ,
L'épreuve du malheur m'apprend à pardonner.
Les Rutules , dit-on , refusent de se rendre ,
Jusque dans ce palais nous pouvons les attendre.
Quand on a triomphé des plus grands ennemis ,
Les autres sont bientôt , ou rendus , ou soumis.
Et quand des premiers chefs la force est épuisée ,
On se promet du reste une conquête aisée.
Pour ceux sous nos drapeaux qu'on a vus se ranger ,
C'est en les pardonnant que je veux me venger.
Quand un vaincu se rend , j'ai perdu ma colère ,
Et dans un ennemi , je n'y vois plus qu'un frère.

ACHATE.

L'homme qui te connoît , te place au rang des dieux ,
Toujours la piété doit marcher après eux.
Dans quelle école as-tu puisé cette sagesse
Qui te fait d'un grand cœur surmonter la foiblesse ?

É N É E.

Ce n'est point à la cour , au milieu des plaisirs ,
 Où l'homme corrompu satisfait ses desirs ;
 Dans ce séjour de fleurs la sagesse est bannie ,
 La raison méprisée , et la vertu punie.
 Le crime à l'innocence y fait baisser les yeux ,
 Et tout est imposture en ces coupables lieux.
 C'est au milieu des camps , au sommet des montagnes
 Où la sagesse encor peut trouver des compagnes.
 Où sous un toit de chaume , au milieu des glaçons ,
 L'homme de la nature écoute les leçons.
 Le rustique habitant de ce séjour champêtre ,
 Pour voler aux honneurs , ravale-t-il son être ?
 Sans art et sans étude , il trouve le bonheur ,
 La nature le donne , et jamais la grandeur.
 Et l'on méprise encor son heureuse indigence ;
 On a toujours assez quand on a l'innocence.

A C H A T E.

Ah ! sans doute de l'homme elle est le premier don ;
 Mais souvent il la perd dans sa jeune saison.

É N É E.

Quand verrai-je , grands dieux , ma peine couronnéel
 Vois combien Latinus est traître envers Énée ;
 Il veut donc dans l'abyme entraîner ses soldats ,
 Faut-il que pour les rois périssent les états ?
 Pourquoi cet appareil trop imposant peut-être ?
 L'homme peut-il dans l'homme adorer un vain maître ?
 Les tyrans avec pompe étalent leur splendeur ,
 Pour rendre malheureux faut-il tant de grandeur ?
 L'encens qu'on brûle aux pieds d'une inutile idole ,
 Dégrade les mortels que sa fureur immole.
 Les hôtes des forêts sont maîtres dans leurs bois ,
 Et l'homme a la raison , et l'homme veut des rois.

A C H A T E.

Il rejette souvent le flambeau qui l'éclaire ,
 Et cherche à s'aveugler en fuyant la lumière.
 Le philosophe en vain sappe les préjugés ;
 Dans la nuit de l'erreur les yeux restent plongés :
 Des peuples et des rois parcourons les annales ,
 Considérons de près ces puissances rivales ;
 Le peuple , hélas ! succombe en voyant triompher
 Le monstre dangereux qu'il devrait étouffer ;
 Et de l'hydre en fureur la rage dévorante



Engloutit l'homme entier dans sa gueule effrayante.

É N É E.

Sans excuser des rois le pouvoir onéreux,
Il en est, cher ami, qui font le peuple heureux.

A C H A T E.

Ah! si jamais tu ceins ton front du diadème,
N'imité point Turnus, et sois toujours le même.

É N É E.

Quoi! cet affreux tyran qui vouloit m'égorger....!
Plutôt de son forfait ne jamais me venger!
Moi, dis-tu, l'imiter! ah! plutôt sur la terre,
Que les dieux à l'instant me frappent du tonnerre.
Le traître des Latins rassemble les débris;
La reine contre nous enflamme les esprits.
Que craint-on d'un tyran que la douleur opprime!
La vertu tôt ou tard l'emporte sur le crime.

A C H A T E.

Au milieu des combats, au milieu des hasards,
Le perfide sembloit éviter tes regards.
Sur ton front menaçant l'audace étoit empreinte;
Dans le cœur de Turnus tu répandois la crainte.
Toujours au criminel l'aspect de la vertu
Fait baisser le regard par la honte abattu.

É N É E.

Muranus sous mes coups a mordu la poussière;
Le fils de tant d'aïeux termine sa carrière;
Mais l'orgueil, ce poison qu'il suçoit au berceau,
Cet aliment des rois le suit jusqu'au tombeau.]
Nous avons des Latins vaincu la résistance,
Et ma troupe est entrée en triomphe à Laurence.
Ah! sans doute, les dieux ont combattu pour nous.

(aux Troyens.)

L'honneur leur appartient, n'en soyez pas jaloux.
Nous leur devons, amis, notre prompte victoire;
Allons tous dans leur temple en consacrer la gloire.
J'attends nos ennemis, ils peuvent essayer
Si par la ruse encor ils peuvent m'effrayer.
Et si dans les détours d'une trame perfide,
Ils peuvent consommer sur moi leur parricide.
Le roi fuyoit, dit-on, qu'espère-t-il tenter?
D'un généreux vainqueur qu'a-t-il à redouter?
Il se perdra, sans doute, il me prend pour un traître,
Après ce que j'ai fait il devoit me connoître.

Mais

Mais il est aveuglé , séduit par ses flatteurs ;
 Il voit dans les Troyens de dangereux vainqueurs ;
 Victime des discours d'une épouse inhumaine ;
 Dans un abyme affreux la perfide l'entraîne.

A C H A T E.

Elle suce le lait empoisonné des cours ,
 Et c'est par ses forfaits qu'elle compte ses jours.
 Laissons-la donc en proie à sa fureur extrême :
 Quand on vit dans le crime , on doit finir de même.

È N É E.

Aux portes de la ville , en vainqueurs courageux ,
 Quand nous sommes entrés dans ce palais affreux ,
 Où l'on confond toujours le crime et l'innocence :
 Où la reine en secret exerce sa vengeance ,
 J'ai vu de toutes parts des squelettes vivans ,
 A qui l'on refusoit les plus vils alimens.
 Ils me regardent tous comme un dieu tutélaire ,
 Se jettent à mes pieds et me nomment leur père ;
 Quel attentat ce jour vient de me dévoiler :
 Dans les cœurs vertueux la pitié doit parler.
 La pâleur sur le front , ces victimes sanglantes ,
 Vers moi , vers mes soldats , tendoient leurs mains mou-
 rantes ;

Et leurs pieds qu'on voyoit à la terre attachés ,
 Redoubloient leurs efforts pour en être arrachés.
 Amis , leur ai-je dit , *notre cause est commune* ,
 Et je suis comme vous trahi de la fortune.
 Ah ! que vos maux cruels percent mon triste cœur ;
 Peut-on être insensible aux cris de la douleur !
 Vous consumiez vos jours sous ces voûtes funèbres ,
 La raison vient enfin dissiper vos ténèbres ;
 Du despotisme , amis , brisons les vils autels ,
 Et que ce grand exemple instruisse les mortels.
 Consacrons en ce jour le droit sacré des hommes ;
 Tyrans de l'univers , soyez ce que nous sommes.

A C H A T E.

Grands dieux ! que ce spectacle étoit attendrissant !

È N É E.

On ne peut pas le peindre , ami , mais on le sent.
 Quand je brisois leurs fers , mon ame étoit ravie ,
 Ce moment fut enfin le plus beau de ma vie.

SCÈNE II.

Acteurs précédans, LATINUS (*les mains enchaînées*),
PALAMÈDE (*poursuivant Latinus, le poignard à la main*).

PALAMÈDE (*le bras levé sur Latinus*).

T U nous a trahis, meurs.

É N É E (*à Palamède*).

Malheureux ! que fais-tu !

Respecte ce vieillard sous le glaive abattu.

(*Il ôte les fers du roi*).

Ah ! seigneur, de vos fers que ma main vous dégage,
La chaîne est trop pesante à porter à votre âge.

(*Aux Troyens*).

Qu'on ôte de mes yeux ce soldat inhumain,
Qui dans le sang d'un roi vouloit tremper sa main.

(*Des soldats emmènent Palamède*).

L A T I N U S (*à Énée*).

Hélas ! que faites-vous ? votre pitié funeste
De mes jours presque éteints ne peut sauver le reste.
Quand on perd ses états, on n'attend que la mort.

É N É E.

Il est beau de survivre à son malheureux sort.
Quand le ciel en courroux gronde sur une tête,
Il faut avec effort surmonter la tempête ;
Opposer son courage à ses flots mutinés ;
En vain à nous abattre on les voit obstinés ;
Le calme vient souvent succéder à l'orage,
Et l'on trouve le port où l'on a fait naufrage.

L A T I N U S.

Je ne vois aucun terme à mes affreux revers,
Je préfère la mort à vivre dans les fers.

É N É E.

Hé bien, que voulez-vous ? que votre bouche ordonne

L A T I N U S (*avec transport*).

Je veux la liberté !

É N É E.

Seigneur, je vous la donne;
 Du vertueux mortel elle est le pur flambeau;
 Il naît libre, et veut l'être enfin jusqu'au tombeau.
 Plus fort que les tyrans, ce sentiment de l'ame
 Embrase tous les cœurs d'une céleste flâme;
 Les despotes en vain cherchent à l'étouffer,
 Ce cri de la raison a droit de triompher.
 Ils tomberont un jour; ces tyrans de la terre,
 Déjà l'égalité plane sur l'atmosphère;
 Ah! voulez-vous goûter un si doux sentiment?
 Il n'est point pour les rois, soyez homme un moment.

L A T I N U S.

Si j'ai long-temps, mon fils, écouté l'imposture,
 Je reconnois en vous la voix de la nature.
 Un tardif repentir succède dans mon cœur
 Aux traits envenimés vomis par la fureur.
 J'ouvre trop tard les yeux; la vérité m'éclaire,
 Je me rends aussi-tôt à sa vive lumière;
 Sans doute, mon exemple est la leçon des rois,
 Et le crime et l'erreur les trompent à-la-fois.

É N É E.

Si mon bras aux Latins fit mesurer la terre,
 Le dirai-je, seigneur, j'ai cru devoir le faire;
 C'est Vénus, c'est le ciel qui m'ont autorisé
 A venger en ces lieux l'oracle méprisé;
 Ils ont mis dans mes mains le glaive pour combattre,
 Et j'ai puni tous ceux qui prétendoient m'abattre;
 Ainsi, vous le voyez, l'oracle est accompli,
 Et dans son étendue il doit être rempli.
 Les dieux font triompher le parti le plus juste;
 Pouvez-vous rejeter ce témoignage auguste?

L A T I N U S.

Du mal qu'il vous a fait en secret dévoré,
 De mille traits perçans mon cœur est déchiré.
 O mon fils! envers vous j'ai comblé la mesure;
 Je fus votre ennemi, je suis encor parjure.
 Si j'avois comme vous su remplir mon devoir,
 Le trône d'Italie eût dû vous recevoir;
 Mais hélas! j'ai des dieux méprisé la réponse;
 Quand on résiste au ciel, lui-même nous renonce.
 Mon sein vous est ouvert, frappez et vengez-vous.

É N É E.

L'aveu de votre erreur désarme mon courroux;

Que dis-je , sur un roi porter ma main hardie !
 Et souiller mon honneur par cette perfidie !
 Moi , grands dieux , sans pitié déchirer votre sein .
 Il faut être un Turnus pour être un assassin .
 Sans doute , la douleur vous dicte ce langage .

L A T I N U S .

Je le vois , ô mon fils ! ce discours vous outrage ;
 Pardonnez aux transports d'un vieillard égaré
 Qui voudroit que le mal pût être réparé .

É N É E .

O mon père ! il en est qui jamais ne s'efface ,
 On a beau le guérir , on en laisse la trace .

L A T I N U S .

Vous me haïssez donc sans espoir de retour ?

É N É E .

Quand un roi se repent , on lui doit son amour .
 Remontez sur un trône où l'on vous vit paroître
 Moins tyran des Latins que malheureux peut-être .
 La reine vous perdoit , le fruit de votre erreur
 Du peuple et de l'état a causé le malheur .
 Du salut des Latins la fortune jalouse
 Devoit à vos vertus une meilleure épouse .
 Sachez , seigneur , sachez que le sceptre en vos mains ;
 S'il ne les rend heureux , pèse sur les humains .
 Déposez d'un tyran la fierté despotique ,
 Ou craignez que l'état s'érige en république .

L A T I N U S .

Ah ! le malheur , sans doute , est le terrible écueil
 Où se brise des rois le dangereux orgueil .
 Vous portez dans mon ame une utile lumière ,
 Et je veux pour le peuple achever ma carrière .

É N É E .

Voulez-vous devenir le plus juste des rois ?
 Faites fleurir l'état sous l'empire des loix .
 Sans les affreux conseils d'une reine cruelle ,
 Des chefs de l'univers vous serez le modèle .

L A T I N U S .

J'en croyois un tyran , j'en croyois un flatteur ;
 Un Turnus m'écartoit du chemin de l'honneur .
 Je bénis à jamais votre heureuse victoire ;
 Le triomphe du cœur ajoute à votre gloire .
 Vous m'avez éclairé , je n'en crois plus que vous ;
 Tout doit nous réunir en des momens si doux .

É N É E.

Dans un chef étranger vous voyez donc un frère;
 Sans doute, comme vous, il a le ciel pour père.
 En deux classes, seigneur, tout état partagé
 Fait honte à la raison, et l'homme est outragé.
 Naissance du hasard, exécration barrière,
 Des honneurs aux talens tu fermes la carrière.
 Par le vice orgueilleux le mérite foulé,
 A servir son pays ne peut être appelé;
 Il entend dans son cœur une voix qui lui crie :
 Quoi ! ne suis-je donc pas l'enfant de la patrie ?

L A T I N U S.

Entre un Turnus et vous ai-je pu balancer ?
 Vous opposer à lui, c'est trop vous offenser.
 Il m'en souvient toujours, je vous promis ma fille;
 Ah ! sa main vous est due, entrez dans ma famille.
 Que ne vous dois-je point, ô mon libérateur !
 Pour prix de vos vertus, soyez mon successeur.

É N É E.

Que peut-il me manquer, quand je recouvre un père ;
 Une épouse chérie.

L A T I N U S.

Il vous manque une mère.

S C È N E I I I.

Acteurs précédens, A M A T E.

A M A T E. (à Énée).

T E voilà donc, perfide, et vainqueur dans ces lieux ;
 Tu viens pour y régner sous l'auspice des dieux ;
 Et ta main qui sur nous fit fondre la tempête,
 Va d'un bandeau royal ceindre en ce jour ta tête.
 Les Latins indignés vont reconnoître en toi,
 Sous un joug odieux, leur vainqueur et leur roi.
 Si tu veux à jamais éterniser ta gloire,
 Enchaîne encore Amate à ton char de victoire ;
 Sans doute, cet espoir doit flatter ton orgueil ;
 Mais tout n'est pas prévu, crains un nouvel écueil ;
 Et c'est où je t'attends, si mon époux te donne,
 Pour prix de tes exploits, sa fille et sa couronne ;

Ah ! crains que du poignard , la mère armant sa main ,
 La fille par ta mort ne venge son hymen.
 Tu pourrois dans la fille y retrouver la mère ,
 Et je veux te donner pour femme une mégère
 Qui , dans ton sang impur se baignant à loisir ,
 A déchirer ton cœur prenne un affreux plaisir ;
 Et par un dernier crime outrageant la nature ,
 Qui présente ton corps à ton fils pour pâture.
 Mais de régner ici tu l'es trop tôt flatté ,
 Le sceptre par Turnus peut être disputé ;
 Il a pour lui la reine , et ses soldats ensemble ,
 Il pourroit te chasser ; je le vois qui vient : tremble.

SCÈNE IV.

Acteurs précédens , TURNUS (à la tête des Rutules).

TURNUS (à ses soldats).

VENEZ tous , chers amis , délivrer votre roi.
 ÉNÉE (aux Troyens).

Si l'on veut l'attaquer , soldats , secondez-moi.

(à Turnus).

Qui t'amène en ces lieux , et de quel front , barbare ,
 Veux-tu que des Troyens Latinus se sépare.
 Que viens-tu faire , parle , et quel destin fatal
 Conduit un vil tyran auprès de son rival.
 En vain tu crois séduire un peuple trop crédule :
 Un héros ne craint point la fureur du Rutule ;
 Qu'il prononce entre un traître et son heureux vainqueur.

TURNUS (aux Rutules).

Ce cruel , chers amis , attaque mon honneur ,
 Et sa bouche ose encor se répandre en injures ?
 Sans doute , un tel reproche excite vos murmures.
 Auprès de ce tyran , j'aperçois Latinus ;
 Il paroît implorer le secours de Turnus.
 Souffrirez-vous qu'un prince à qui le sang me lie ,
 L'espoir du Latium , l'honneur de l'Italie ,
 Vive chargé de fers dans ses propres états ,
 Victime des fureurs de barbares soldats.

LATINUS (à Turnus).

Respectez mieux Énée : est-ce ainsi qu'on l'outrage ?
 Je dois à ses vertus un noble témoignage.

Ah ! quand l'heureux destin s'est déclaré pour lui ,
 Dans mon propre vainqueur , j'ai trouvé mon appui.

(aux Rutules).

Qui, moi porter des fers ! vous ne pouvez le croire ,
 On ne perd pas ainsi quatre-vingts ans de gloire.
 Sous le joug du vainqueur en lâche m'asservir !
 Je sais braver la mort , je ne sais point servir.
 Je trouve dans Énée un fils soumis et tendre ;
 Il me cède le trône auquel il doit prétendre ;
 De votre estime , amis , vous devez l'honorer :
 Qui connoît ses vertus , ne peut trop l'admirer ,

A M A T E (aux Rutules).

Ah ! ne le croyez pas , le roi vous en impose.

É N É E (aux Rutules).

Le ciel même a pris soin de protéger ma cause.
 Latinus a parlé , qu'exigez vous de plus ?
 Ce seroit ajouter des discours superflus.
 Comme j'en ai le droit , si je parlois en maître ,
 Sans peine sous le joug , je pourrois vous soumettre.
 Ah ! vous êtes trop peu pour oser résister ;
 Mais c'est par mes bienfaits que je veux vous tenter.
 Devenez mes amis , mon cœur vous en conjure ,
 Je veux tout oublier , même jusqu'au parjure.
 Revenez , croyez-moi , de votre égarement ;
 Je pourrois me venger , je veux être clément.
 Mes bras vous sont ouverts , jetez-vous y sans crainte ,
 Sur-tout que rien ne soit dicté par la contrainte.
 Cessons d'être ennemis , cessons d'être rivaux ,
 Et réunissons-nous sous les mêmes drapeaux.

T U R N U S (aux Rutules).

Quoi ! Rutules , déjà votre valeur chancelle ,
 Que m'avez-vous promis ? qu'est devenu ce zèle ?
 Vous dont le sang m'est dû , vous sujets de Daunus ,
 Pour suivre les Troyens , quitteriez-vous Turnus ?
 Ah ! que penseroit-on ? l'univers vous regarde ,
 Et si vous balancez , votre honneur se hasarde.

A M A T E (aux Rutules).

Vos frères , vos parens sont morts dans les combats ;
 Ils demandent vengeance ; ils ne l'auront donc pas !
 Frappez vos ennemis : quelles craintes serviles
 Vous font rester oisifs ou plutôt immobiles ?
 N'êtes-vous pas jaloux de venger à-la-fois
 Vos pères , vos enfans , vous-mêmes et vos rois ?

T U R N U S (à ses soldats).

Aux fureurs des Troyens vous livrez votre reine ;
 Si vous l'abandonnez , ah ! sa mort est certaine.
 Quelle honte pour vous , si l'on disoit un jour :
 Ils ont trahi le roi jusqu'en sa propre cour.
 Épargnez à vos noms un si cruel reproche.
 Si fort des ennemis redoutez-vous l'approche ?
 N'avez-vous jamais vu par un heureux retour ,
 Le vaincu triompher du vainqueur à son tour ?
 Le ciel peut couronner votre noble entreprise ,
 Et chasser ces tyrans d'une ville surprise.
 Avançons.

L A T I N U S (à Turnus).

Quoi ! Turnus , êtes-vous ici roi ?
 Ah ! je ne croyois pas que vous fissiez la loi.
 Quand Latinus se rend , quand le devoir l'ordonne ,
 Vous devez imiter l'exemple qu'il vous donne ;
 Ou si vous aimez mieux , fuyez dans vos états ,
 On laissera passer vous et tous vos soldats.

A M A T E (à Turnus).

De l'oncle de Turnus est-ce là le langage ?
 En l'outrageant , seigneur , c'est moi que l'on outrage ;

É N É E (à Turnus).

Parle , conserves-tu des sentimens d'honneur ?
 S'ils ne sont point encore étouffés dans ton cœur ,
 C'est à nous à venger notre illustre querelle ,
 Et vole avec Énée où la gloire t'appelle.
 Viens , Turnus , avec moi , viens dans les champs de mars ;
 L'homme d'honneur craint-il de tenter les hasards ?
 Pourquoi veux-tu qu'un peuple excité par le crime ,
 De tes propres fureurs devienne la victime ?
 Du chef et des soldats les droits sont différens ,
 Ils sont à leur patrie , et non pas aux tyrans.
 Ah ! le sang n'a que trop coulé dans cet empire ;
 Faut-il pour un Turnus que tout un peuple expire ?
 Épargne donc le sang , sois assez généreux ;
 Tes soldats s'immoloient , immole toi pour eux :
 Montre-toi digne émule une fois de la gloire ,
 Et qui meurt pour le peuple , illustre sa mémoire.

T U R N U S (à Énée).

Ah ! sans doute , Turnus t'écoute avec transport ;
 Viens périr de ma main , ou me donner la mort.

Puissé-je

Puissé-je dans ton cœur enfoncer mon épée ;
Et la voir de ton sang avec plaisir trempée.

È N È E (*aux Rutules et aux Troyens*).

Rutules et Troyens, cessons tous le combat ;
Je dois seul, chers amis , m'immoler pour l'état.
Éteignez dans vos mains le flambeau de la haine ;
Renvoyez aux enfers la discorde inhumaine ;
Et sous le chef vainqueur , réunis à jamais ,
Faites régner les arts, l'abondance et la paix.

(*Énée sort avec Latinus à la tête des Troyens , et Turnus
à la tête des Rutules sort du côté opposé*).

SCÈNE V.

A M A T E (*seule*).

Ils partent, ah ! grands dieux, quelle affreuse amertume
Redouble mon effroi , m'agite et me consume.
Quoi ! je tremble déjà , je sens couler mes pleurs.
Ta mort seroit , Turnus , le dernier des malheurs :
La reine en t'agissant a causé ta ruine ;
Hélas ! si tu pérís , Amate t'assassine.
Quels transports furieux s'emparent de mon cœur :
Ah ! la haine m'enflamme au nom seul du vainqueur.
Toi qui présides au sort des guerriers et des armes ,
Minerve, dans leurs cours, viens arrêter mes larmes.
Il ne faut point sur-tout me venger à demi.
Étends sur la poussière un perfide ennemi.
Que le cruel expire en mordant cette terre.
Junon, sur les Troyens , lance aussi ton tonnerre ;
Ouvre à tous ces tyrans la route des enfers ;
Que ta foudre en éclats annonce à l'univers
Que tu fais aux mortels respecter ta puissance ,
Et qu'il n'en est aucun qui brave ta vengeance ;
Mais contre les Troyens quels inutiles vœux !
Le ciel même , le ciel s'est déclaré pour eux.
Jupiter, dont sur nous la fureur se déploie ,
Veut relever ici les murs d'une autre Troie.
C'en est fait , cher Turnus , tu dois bientôt périr ,
En sacrifice aux dieux ton rival va t'offrir.
Un faux pressentiment vient m'agiter peut-être ;
Mais quel affreux soupçon dans mon cœur sens-je naître :
Le mal que l'on redoute , on semble le prévoir.
Quelqu'un ouvre, grands dieux, je vais donc tout savoir !

SCÈNE VI *et dernière.*

A M A T E, C L É O N E.

A M A T E (*accourant vers Cléone*).

T U R N U S vit-il encor ? parle, chère Cléone.

C L É O N E.

Il est mort en cédant le sceptre et la couronne ;
 Il n'est plus, ce guerrier, l'objet de votre amour.

A M A T E (*avec transport*).

Turnus est mort ! grands dieux, je vois encor le jour !
 Parle, qui m'a ravi ce héros intrépide.

C L É O N E.

En sortant du palais, d'une course rapide,
 Furieux il s'élance au milieu des guerriers,
 Sans songer que son sang dût teindre ses lauriers.
 On voyoit Latinus à côté du grand prêtre.
 Après plusieurs sermens, inutiles peut-être,
 On égorge à-la-fois les boucs et les taureaux,
 Et l'on fait un long cercle au tour des deux rivaux.
 D'un air majestueux, le chef Troyen s'avance,
 Et l'épée à la main l'un et l'autre s'élance :
 On les voit commencer le combat dangereux,
 Et l'art et la valeur sont employés par eux.
 Turnus est animé d'une fureur extrême,
 Le Troyen paroît calme, et maître de lui-même :
 Il sait sur-tout, il sait modérer ses transports,
 Et son tremblant rival s'épuise en vains efforts.
 Énée à la fureur opposant son courage,
 Dans le sein de Turnus s'ouvre enfin un passage ;
 Il tombe sur l'arène, et dans son sang baigné :
Le chef Troyen est roi, dit-il, et j'ai régné.

A M A T E.

Turnus après ta mort, je ne puis te survivre,
 Dans la nuit du tombeau la reine veut te suivre.

(*à Cléone*).

Mais poursuis.

C L É O N E.

Son rival jette un cri de victoire ;
 Le roi du Latium applaudit à sa gloire ;
 Et l'une et l'autre armée en élevant la main,

Le conduit en triomphe au temple de l'hymen :
 Soit Troyens , soit Latins , tous vont le reconnoître
 Pour fils de Latinus , et pour leur second maître.

A M A T E (*avançant sur la scène en désordre*)

Où fuis-je , malheureuse ! s'égarent mes pas !
 Mes maux vont m'entr'ouvrir les portes du trépas ;
 Je ne puis supporter le poids de ma misère :
 O destins ennemis ! ô céleste colère !
 O dieux , vous l'emportez ! êtes-vous satisfaits ?
 Troyens , venez sur moi consommer vos forfaits ;
 Ah ! je ne prétends point dérober la victime ;
 Frappez , et que ma mort soit votre dernier crime.
 Mais , que dis-je , ma main sans vous , sans vos secours ,
 D'une orageuse vie abrégera le cours.

(*Tirant un poignard de son sein.*)

Mon ame , cher Turnus , dans la nuit éternelle ,
 Va rejoindre aux enfers ton ombre criminelle ;
 Je vais porter aux dieux mes forfaits à juger.
 Ah , quel sort plus cruel ! mourir sans me venger !
 Mais si je ne le peux , implacable furie ,
 Je meurs en maudissant mes dieux et ma patrie.

(*Elle se tue , et tombe dans les bras de Cléone*).

F I N.

Changemens à faire.

Page. Vers.

9. 9. Au lieu de, puis-je, *lisez* dois-je.
Ibid. 24. Au lieu de, ces, *lisez* ses.
 11. 38. Au lieu de, fils, *lisez* roi.
 12. 16. Au lieu de, su vaincre, *lisez* fait parler.
 19. 30. Au lieu de,
 Jurez tous de défendre et la reine et le roi;
 lisez.
 Jurez tous de mourir ou de venger le roi.
 23. 15. Au lieu de, soumis, *lisez* soumise.
 30. 14. Au lieu de, le peuple des tyrans, *lisez* le peuple
 ainsi des rois.
 31. 23. Au lieu de, renfermé, *lisez* enfermé.
 38. 1. Au lieu de, ces titres et ces chimères, *lisez* ces
 titres, ces chimères.
Ibid. 11. Au lieu de,
 Veux-je voir le ressort qui meut le cœur humain,
 Je prends l'homme à l'aurore et le suis au déclin.
 lisez
 Vient-on voir le ressort qui meut le genre
 humain,
 Qu'on suive ses progrès de l'aurore au déclin.
 41. 28. Au lieu de, sur le mont Capharée, *lisez* au mont
 de Capharée.
 43. 30. Au lieu de, ils peuvent essayer, *lisez* qu'ils
 viennent essayer.
 50. 5. Au lieu de, qu'on ôte de mes yeux, *lisez* qu'on
 dérobe à mes yeux.
 52. 30. Au lieu de, serez, *lisez* seriez.
 53. 22. Au lieu de, va d'un bandeau royal, *lisez* va du
 bandeau royal.
 59. 4. Au lieu de, s'égarent mes pas, *lisez* où s'égarent
 mes pas.

